LES RONDEAUX D'AMOUR



SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS
LOUIS MICHAUD
168 Bd SAINT-GERMAIN
PARIS

LES RONDEAUX D'AMOUR

Les Rondeaux d'Amour

DU XIVe SIÈCLE A NOS JOURS

Choix, Préface et Notes

PAR

Camille Lemercier d'Erm

ILLUSTRÉ DE 9 GRAVURES

SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS
LOUIS-MICHAUD
168, boulevard Saint-Germain
PARIS

PRÉFACE

POUR faire suite à mon recueil de Ballades d'Amour *et aux* Sonnets d'Amour *publiés par M. Alphonse Séché, voici présentement un choix de Rondeaux et de Rondels de même inspiration, empruntés surtout aux plus florissantes époques de la poésie française.*

Le Rondeau ou Rondel — car, à l'origine, ces deux formes et ces deux termes, différenciés depuis, se confondent — est, comme je l'ai fait observer à propos de la Ballade, un genre bien français, mieux que français, si l'on en croit Boileau :

Le Rondeau, né gaulois, a la naïveté...

Disons seulement qu'il fut, comme la Ballade, une invention heureuse des ménestrels du Moyen-Age qui le chantaient et peut-être le dansaient. Nous en trouvons trace dès le XIIe siècle. Mais ce n'est guère avant le XVe siècle que le Rondel et le Rondeau, définitivement fixés dans leur forme prosodique, atteignirent à leur apogée.

Il est à remarquer que ces genres délicats, compliqués et précieux, la Ballade, le Rondeau, voire le Triolet, connurent, de tout temps, même destinée, même bonne ou mauvaise fortune. Nés ensemble, « élevés » ensemble, c'est ensemble qu'ils parvinrent, au cours du XVe siècle, au parfait épanouissement de leur maturité, grâce à Villon, pour la Ballade, et grâce au prince Charles d'Orléans, pour le Rondel. C'est ensemble encore que Ballade et Rondel subirent, dès la Renaissance et jusqu'à Voiture et La Fontaine, l'affront du plus complet oubli; ensemble qu'ils disparurent de nouveau, après ces maîtres, pour ne

renaître qu'au XIXe siècle, ressuscités et restaurés par ce virtuose sans égal des rythmes français que fut Théodore de Banville.

A dire vrai, ce que Voiture avait importé à l'Hôtel de Rambouillet, ce n'était plus le gracieux Rondel de Charles d'Orléans, mais un poème d'un tour un peu différent, déjà pratiqué par Henri Baude et Clément Marot : le Rondeau. Banville, dans son Petit Traité de Poésie française, *a pris soin de fixer cette distinction, et nous devons nous y tenir. Le Rondel, d'ailleurs, c'est Banville lui-même qui nous l'a rendu, en 1875, lorsqu'il publia son recueil de* Rondels composés à la manière de Charles d'Orléans, *qu'il dédiait en ces termes à son ami Armand Silvestre :*

*« J'essaie, encore une fois, de ressusciter, après le Trio-
« let et la Ballade, un de nos vieux rythmes français dont
« l'harmonie et la symétrie sont charmantes. Des rythmes,
« n'en invente pas qui veut; mais c'est quelque chose
« peut-être que de tirer de l'oubli quelques-uns de ceux
« que nos dieux nous ont laissés en bloc, comme un tas
« de pierreries enfermées dans un coffre que le féroce
« XVIIe siècle a failli jeter à l'eau avec tout ce qui
« était dedans, sans autre forme de procès. »*

On estimera sans doute que Banville eût mieux fait de s'en prendre au siècle des Encyclopédistes, plutôt qu'au « grand siècle » qui fut, tout au contraire, une période d'engouement pour les vieux genres français, malgré la « tragique » influence de Corneille et de Racine, en dépit même de Boileau et de Molière qui, dans L'Art Poétique *et* Les Femmes Savantes, *ont si bien cru exécuter le Rondeau et surtout la Ballade. Nous l'avons vu, c'est au XVIIe siècle que Vincent Voiture s'avisa de restaurer le Rondeau « et aultres telles espiceries », méprisées et condamnées par Joachim du Bellay dans sa* Deffence et Illustration de la Langue françoise. *Le spirituel bouffon de Julie d'Angennes mandait à M. de Jonquière, en date du 8 janvier 1638 :*

« Je ne sçais si vous sçavez ce que c'est que de Ron-

« *deaux. J'en ai fait depuis peu trois ou quatre qui ont*
« *mis les beaux esprits en fantaisie d'en faire. C'est un*
« *genre d'écrire qui est propre à la raillerie.* »

A la suite de Voiture, qui demeure le maître du genre, les délicats et les raffinés, les « Précieuses » du Pays du Tendre, les passionnées lectrices de La Calprenède et d'Honoré d'Urfé, les Arthénice et les Céladon de l'Hôtel de Rambouillet, en un mot, tous les « beaux esprits » de la Cour et de la Ville s'éprirent furieusement du Rondeau, rimèrent des rondeaux par centaines, et, pendant des années, en firent presque l'unique truchement de leurs galantes entreprises.

Benserade, l'auteur du fameux Sonnet de Job, *ne poussa-t-il pas l'acrobatie — à la demande de Louis XIV lui-même — jusqu'à traduire en rondeaux le livre entier des* Métamorphoses *d'Ovide! Et c'est en un rondeau, un seul, mais plaisamment tourné, que Chapelle, bon confrère, critiqua et... discrédita l'œuvre du pauvre Benserade.*

Le Rondeau a déjà fourni le sujet de plusieurs recueils collectifs (1). *A ces ouvrages, j'ai emprunté une partie des poésies qui composent le présent recueil. L'œuvre de Charles d'Orléans, de Vincent Voiture et des modernes Parnassiens a fourni presque tout le reste.*

---

(1) *Trois cent cinquante Rondeaux d'Amour* (Lyon, Ol. Arnoulet, éd., 1531).

Recueil de divers Rondeaux (Paris, Augustin Courbé, éd., 1839).

Nouveau Recueil de divers Rondeaux (Paris, 1650).

Le Livre des Rondeaux galants et satyriques du XVII[e] *siècle*, extraits des manuscrits de Conrard, tome XVIII, et du *Nouveau recueil de divers Rondeaux*, et publiés par Ad. van Bever (Paris, E. Sansot, éd., 1906).

Citons encore trois autres recueils composés principalement de Rondeaux et de Ballades :

Rondeaux et autres Poésies du XV[e] *siècle*, publiés par Gaston Raynaud.

Le Parnasse satirique du XV[e] *siècle*, par Marcel Schwob (Paris, Welter, éd.).

Le Parnasse érotique du XV[e] *siècle*, par J. Angot (Paris, E. Sansot, éd.).

Les Rondels et Rondeaux qu'on va lire ne sont point de ceux que Voiture disait « propres à la raillerie ». Je les ai choisis avec soin parmi les plus galants, les plus tendres, les plus amoureux, sinon parmi les plus gaillards. Car le Rondeau, comme la Ballade, fut mis à rude épreuve aux siècles passés, et l'on trouverait dans les recueils de mes devanciers des pièces d'une incroyable licence. J'ai cru devoir me borner à reproduire ici une gamme harmonieuse de sentiments passionnés, qui part de la mièvrerie romanesque et chevaleresque et s'élève crescendo *aux plus libres propos du cœur, sans se permettre d'outrepasser les premières fantaisies d'un libertinage de bon ton.*

CAMILLE LEMERCIER D'ERM

CHOIX

Jehannot de LESCUREL

(XIVe SIÈCLE)

DIEUX ! QUAND LA VERRAI ?

Dieux ! quand la verrai,
Celle que laissai
En ce doux pays ?

Sien suis et serai.
Dieux ! quand la verrai,
Jà (1) n'en partirai.

Ains (2) la servirai
Com (3) loyaux amis.
Dieux ! quand la verrai,
Celle qui laissai
En ce doux pays ?

(1) Jamais.
(2) Mais.
(3) Comme.

DAME, PAR VO DOUX REGARD...

Dame, par vo (1) doux regard
Suis épris de vous aimer.
Mon cœur sent (2) lié et gaillard,
Dame, par vo doux regard.

Ains (3) vous sers, matin et tard,
Et toujours m'en veuil peiner (4).
Dame, par vo doux regard.
Suis épris de vous aimer.

A VOUS, DOUCE DÉBONNAIRE...

A vous, douce débonnaire,
Ai mon cœur donné ;
Jà (5) n'en partirai.
Vo (6) vair œil m'y fait attraire
A vous, douce débonnaire.

Ni jà ne m'en quiers retraire (7),
Ains vous servirai
Tout comme vivrai.
A vous, douce débonnaire,
Ai mon cœur donné ;
Jà n'en partirai !

(1) Votre.
(2) Se sent.
(3) Ainsi.
(4) J'en veux prendre la peine.
(5) Jamais.
(6) Votre.
(7) Jamais je ne cherche à m'en retirer.

DAME, S'IL VOUS VIENT A GRÉ...

Dame s'il vous vient à gré,
Allégez les maux que trai (1)
Et ai fait et tous dis (2) ferai.
Car ayez de moi pitié,
Dame, s'il vous vient à gré,

Car médisants m'ont grevé (3)
Envers vous, belle au corps gai.
Pour ce, vous pri (4) de cœur vrai,
Dame, s'il vous vient à gré,
Allégez les maux que trai
Et ai fait et tous dis ferai.

BELLE ET NOBLE, A BONNE ÉTRENNE...

Belle et noble, à bonne étrenne
Vous doins cœur et quanque j'ai (5)
Aimez-m'aussi (6) de cœur vrai.
Dieu vous doint (7) bon jour sans peine,
Belle et noble, à bonne étrenne.

Je vous aim' d'amour certaine
Et ferai tant com vivrai (8),
Puisqu'ainsi est, de cœur gai.
Belle et noble, à bonne étrenne,
Vous doins cœur et quanque jai.
Aimez-m'aussi de cœur vrai !

---

(1) Pardonnez les maux que je fais.
(2) Tous les jours.
(3) Chargé.
(4) Je vous prie.
(5) Je vous donne mon cœur et tout ce que j'ai.
(6) Aimez-moi aussi.
(7) Que Dieu vous donne.
(8) Tant que je vivrai.

BIÉTRIX EST MES DÉLIS

Biétrix est mes délis (1),
Mes conforts et ma joie;
Où que soie, tous dis (2),
Biétrix est mes délis.

Au point que me sens pris
Et que vivre m'anoie (3),
Biétrix est mes délis,
Mes conforts et ma joie.

FAITES-MOI SECOURS

Douce Dame désirée,
Faites-moi secours;
Pour vous souffre griefs doulours (4).
Moult tourment m'agrée,
Douce Dame désirée,

La douce pensée
Qui me croît (5) toujours,
En espérant vos douçours (6).
Douce Dame désirée,
Faites-moi secours.

---

(1) Béatrix est mes délices.
(2) Où que je sois, tous les jours.
(3) Je m'ennuie de vivre.
(4) Je souffre de cruelles douleurs.
(5) Qui croît en moi.
(6) Douceurs.

DOUCE DAME, JE VOUS PRI...

Douce Dame, je vous pri,
Faites de moi votre ami.
Belle, ayez de moi merci,
Douce Dame, je vous pri.

Qu'il soit ainsi que je di (1):
De cœur amoureux joli,
Douce Dame, je vous pri,
Faites de moi votre ami.

DE GRACIEUSE DAME AIMER...

De gracieuse Dame aimer
Ne me quiers jamais départir (2).
Tous biens en viennent, sans douter,
De gracieuse Dame aimer,

Et tous déduits. N'en veuil cesser,
Car c'est ma joie, sans mentir.
De gracieuse Dame aimer
Ne me quiers jamais départir.

(1) Je dis.
(2) Je ne cherche jamais à me départir.

Agnès de NAVARRE-CHAMPAGNE
(1330-13..)

RONDEAUX A GUILLAUME DE MACHAULT

I

Celle qui oncques (1) ne vous vit
Et qui vous aime loyaument (2)
De tout son cœur vous fait présent,
Et dit qu'à son gré pas ne vit
Quand veoir (3) ne vous peut souvent
Celle qui oncques ne vous vit
Et qui vous aime loyaument.

Car, pour tous biens que de vous dit
Tout le monde communément,
Conquise l'avez bonnement :
Celle qui oncques ne vous vit,
Et qui vous aime loyaument,
De tout son cœur vous fait présent.

II

Ami, si Dieu me confort (4),
Vous aurez le cœur de mi (5)
Qui sur tout (6) vous aime fort,
Ami, si Dieu me confort.

---

(1) Jamais.
(2) Loyalement.
(3) Veoir (voir) compte pour deux syllabes.
(4) Me conforte, m'aide.
(5) De moi.
(6) Par-dessus tout.

Or, laissez tout déconfort (1),
Car vous l'avez sans demi (2).
Ami, si Dieu me confort,
Vous aurez le cœur de mi.

III

Sans cœur de moi pas ne vous partirez (1),
Mais vous aurez le cœur de votre amie,
Car en vous est (4), partout où vous serez ı
Sans cœur de moi pas ne vous partirez.

Certaine suis que bien le garderez,
Et le vôtre me fera compagnie.
Sans cœur de moi pas ne vous partirez,
Mais vous aurez le cœur de votre amie.

IV

Puisqu'en oubli suis de vous (5), doux ami,
Vie amoureuse et joie à Dieu commant (6).
Marri le jour que m'amour en vous mis (7),
Puisqu'en oubli suis de vous, doux ami.

Mais je tiendrai que (8) je vous ai promis :
C'est que jamais n'aurai nul autre amant.
Puisqu'en oubli suis de vous, doux ami,
Vie amoureuse et joie à Dieu commant.

---

(1) Tout chagrin.
(2) Sans partage.
(3) Vous ne partirez pas sans mon cœur.
(4) Il est en vous.
(5) Puisque je dois vous oublier.
(6) Je remets, je recommande.
(7) Triste le jour où je mis en vous mon amour.
(8) Ce que.

Jehan FROISSART
(1338-1404 ?)

AMOURS ! AMOURS !...

Amours ! Amours ! que voulez de moi faire ?
  En vous ne puis voir rien de seur (1).
Je ne connais ni vous, ni votre affaire.
Amours ! Amours ! que voulez de moi faire ?
  En vous ne puis voir rien de seur.

Lequel vaut mieux : parler, prier ou taire ?
Dites-le moi, vous qui avez bonheur.
Amours ! Amours ! que voulez de moi faire ?
  En vous ne puis voir rien de seur.

RONDEL SUR UN DÉPART

Le corps s'en va, mais le cœur vous demeure.
Très chère dame, adieu jusqu'au retour !
Trop me sera lointaine ma demeure,
Le corps s'en va, mais le cœur vous demeure.
Très chère Dame, adieu jusqu'au retour !

Mais doux penser que j'aurai à toute heure
Adoucira grand' part de ma douleur.
Très chère Dame, adieu jusqu'au retour !
Le corps s'en va, mais le cœur vous demeure.

---

(1) Sûr.



ON Y COURT PLUS D'UN DANGER, *d'après Moreau aîné.*

RONDEL EN RÉPONSE.

Mon doux ami, adieu jusqu'au revoir.
Qu'Amour bientôt devers moi vous ramène !
Pour vous ferai loyaument mon devoir.
Mon doux ami, adieu jusqu'au revoir.
Qu'Amour bientôt devers moi vous ramène !

Si souhaiter pouvait être véoir (1)
Vous me verriez trente fois la semaine:
Mais, puisqu'ainsi il n'est en mon pouvoir,
Mon doux ami, adieu jusqu'au revoir.
Qu'Amour bientôt devers moi vous ramène !

DE QUOI QUE SOIT...

De quoi que soit se doit renouveler
Un joli cœur, le premier jour de mai,
Voire s'il aime ou s'il pense à aimer:
De quoi que soit se doit renouveler
Un joli cœur, le premier jour de mai,

Pour ce, vous veux, Madame, emayoler,
En lieu de Mai, d'un loyal cœur que j'ai.
De quoi que soit se doit renouveler
Un joli cœur, le premier jour de mai.

---

(1) Voir.

REVIENS, AMI !

Reviens, ami ! Trop longue est ta demeure (1) ;
Elle me fait avoir peine et doulour (2) ;
Mon esperit te demande à toute heure...
Reviens, ami ! Trop longue est ta demeure.

Car il n'est nul, fors toi, qui me sequeure (3)
Ni secourra, jusques à ton retour.
Reviens, ami ! Trop longue est ta demeure ;
Elle me fait avoir peine et doulour.

(1) L'éloignement où tu demeures.
(2) Douleur.
(3) Secoure.

Alain CHARTIER
(1386-1449)

RONDELET

Hélas ! ma courtoise ennemie,
Et mon gracieux adversaire,
Dont nous peut ce déplaisir plaire,
Qui m'occit et, si ne meurs mie,
Mon cœur qui de douleur lermie (1)
Ne cesse de crier et braire :
Hélas !

Est pitié en vous endormie (2)
Ou elle a autre part à faire.
Fus-je donc fait pour tout malfaire,
Sans avoir joie ni demie,
Hélas !

RONDINET

Du tout ainsi qu'il vous plaira
Sur moi commander ou défendre,
Mon cœur jusqu'au partir et fendre
Toujours mais vous obéira
Et pour nulle autre ne laira (3)
De bien vous servir, fraîche et tendre,
Du tout.

Mais du doux bien... *et cetœra,*
Vous me pouvez assez entendre,
Y dois-je renoncer ou tendre,
Ou si ma bouche se taira
Du tout ?

---

(1) Pleure de douleur.
(2) La pitié est endormie en vous.
(3) Ne laissera.

Charles d'ORLÉANS
(1391-1465)

MON CŒUR, N'ENTREPRENDS TROP DE CHOSES...

Mon cœur, n'entreprends trop de choses;
Tu peux penser ce que tu veux
Et faire selon que tu peux,
Et dire ainsi comme tu oses.

Qui voudrait sur ce trouver gloses,
Je m'en rapporterai à eux.
Mon cœur, n'entreprends trop de choses,
Tu peux penser ce que tu veux.

Si ces raisons garder proposes,
Tu feras bien, par mes conseulx (1),
Laisse les embesognés seuls;
Il est temps que tu te reposes :
Mon cœur, n'entreprends trop de choses.

JE SUIS MIEUX PRIS QUE PAR LE DOIGT...

Je suis mieux pris que par le doigt
Et fort enserré d'un anneau.
S'a fait (2) un visage si beau
Qui m'a tout contesté à soi.

Je rougis, et bien l'aperçoi (3),
Ainsi qu'un amoureux nouveau ;

---

(1) Conseillers.
(2) Ainsi a fait.
(3) Je l'aperçois bien.

Je suis mieux pris que par le doigt
Et fort enserré d'un anneau.

Et d'amourettes, par ma foi,
J'ai assemblé un grand fardeau
Qu'ai mussées (1) sous mon chapeau.
Pour Dieu ! ne vous moquez de moi :
Je suis mieux pris que par le doigt.

TIENNE SOI D'AIMER QUI POURRA...

Tienne soi (2) d'aimer qui pourra,
Plus ne m'en pourraye tenir (3),
Amoureux me faut devenir;
Je ne sais qu'il (4) m'en adviendra.

Combien que (5) j'ai ouï, piecà (6),
Qu'en amours faut maints maux souffrir,
Tienne soi d'aimer qui pourra
Plus ne m'en pourraye tenir.

Mon cœur, devant hier (7), accointa (8)
Beauté qui tant le sait chérir
Que d'elle ne veut départir (9);
C'est fait, il est sien et sera,
Tienne soi d'aimer qui pourra.

---

(1) Cachées.
(2) S'abstienne.
(3) Plus ne pourrai m'en abstenir.
(4) Ce qu'il.
(5) Bien que.
(6) Depuis longtemps.
(7) Avant-hier.
(8) Rencontra.
(9) Se séparer

QUAND J'AI NONPAREILLE MAITRESSE...

Quand j'ai nonpareille maîtresse,
Qui a mon cœur entièrement,
Tenir me veuil (1) joyeusement
En servant sa gente jeunesse.

Car certes je suis en l'adresse (2)
D'avoir de tous biens largement,
Quand j'ai nonpareille maîtresse
Qui a mon cœur entièrement.

Or, en ayent (3) deuil ou tristesse
Envieux (4), sans allègement,
Il ne me chaut, par mon serment,
Car leur déplaisir m'est liesse,
Quand j'ai nonpareille maîtresse.

AU REGARD DE VOS BEAUX, DOUX YEUX...

Au regard de vos beaux, doux yeux,
Dont loin suis par les envieux,
Me souhaite si très souvent
Que mon penser est seulement
En votre gent corps gracieux.

Savez pourquoi, mon Bien joyeux,
Celle du monde qu'aime mieux
De loyal cœur, sans changement,
Au regard de vos beaux, doux yeux,

(1) Je veux vivre.
(2) En chemin.
(3) Aient.
(4) Les envieux.

Dont loin suis par les envieux,
Me souhaite si très souvent?

Pour ce que vers moi, en tous lieux,
J'ai trouvé plaisir ennuyeux
Trop fort, puis le département (1)
Que de vous fis dernièrement,
À regret mélancolieux,
Au regard de vos beaux, doux yeux.

ESPOIR, CONFORT DES MALHEUREUX...

Espoir, confort des malheureux,
Tu m'étourdis trop les oreilles
De tes promesses nonpareilles
Dont trompes les cœurs douloureux.

En amusant les amoureux
Et faisant bâiller aux corneilles,
Espoir, confort des malheureux,
Tu m'étourdis trop les oreilles.

Ne soies (2) plus si rigoureux;
Mieux vaut qu'à raison tu conseilles,
Car chacun se donne merveilles (3)
Que n'as pitié des langoureux,
Espoir, confort des malheureux.

EN SONGE, SOUHAIT ET PENSÉE...

En songe, souhait et pensée,
Vous vois, chacun jour de semaine,

(1) Départ.
(2) Ne sois.
(3) Chacun s'étonne.

Combien qu'êtes de moi lointaine,
Belle très loyaument (1) aimée.

Pour ce qu'êtes la mieux parée
De toute plaisance (2) mondaine,
En songe, souhait et pensée,
Vous vois, chacun jour de semaine.

Du tout (3) vous ai m'amour (4) donnée,
Vous en pouvez être certaine,
Ma seule Dame souveraine,
De mon las cœur moult (5) désirée,
En songe, souhait et pensée.

VOUS ÊTES PAYÉ POUR CE JOUR...

« — Vous êtes payé pour ce jour
Puisqu'avez eu un doux regard. »
Devant un ancien renard
Tôt est aperçu un tel tour.

Quand on a été à séjour,
Ce sont les gages de musard (6) :
« — Vous êtes payé pour ce jour
Puisqu'avez eu un doux regard. »

Il suffit pour votre labour (7),
Et s'après (8) on vous sert de l'art,
Prenez-en gré, maître coquart (9);

(1) Loyalement.
(2) Agrément.
(3) Entièrement.
(4) Mon amour.
(5) Beaucoup.
(6) Homme qui perd son temps.
(7) Travail.
(8) Si, après.
(9 Niais.

Ce n'est qu'un restraintif (1) d'amour :
« — Vous êtes payé pour ce jour. »

LE VOULEZ-VOUS ?...

Le voulez-vous
Que vôtre soye ?
Rendu m'octroie (2),
Pris ou recous (3).

Un mot pour tous,
Bas, qu'on ne l'oye (4) :
Le voulez-vous
Que vôtre soye?

Malgré jaloux,
Foi vous tiendroye (5).
Or ça, ma joie,
Accordons-nous,
Le voulez-vous?

GARDEZ LE TRAIT DE LA FENESTRE...

Gardez le trait de la fenestre (6),
Amants qui par rues passez,
Car plus tôt en serez blessés
Que de trait d'arc ou d'arbalestre.

N'allez à dextre n'a senestre (7)
Regardant, mais les yeux baissés;

(1) Une restriction.
(2) Je me rends.
(3) Pris ou secouru.
(4) Tout bas, qu'on ne l'entende.
(5) Je vous tiendrais ma foi.
(6) Gardez-vous du regard embusqué à la fenêtre.
(7) A droite ni à gauche.

Gardez le trait de la fenestre,
Amants qui par rues passez.

Si n'avez médecin bon maistre (1),
Sitôt que vous serez navrés (2).
A Dieu soyez recommandés;
Mort vous tient ! demandez le prestre...
Gardez le trait de la fenestre.

DEDANS MON LIVRE DE PENSÉE...

Dedans mon livre de pensée,
J'ai trouvé écrivant mon cœur
La vraie histoire de douleur,
De larmes toute enluminée.

En effaçant la très aimée
Image de plaisant' douceur,
Dedans mon livre de pensée
J'ai trouvé écrivant mon cœur.

Hélas ! où mon cœur l'a trouvée?
Les grosses gouttes de sueur
Lui saillent, de peine et labeur
Qu'il y prend et nuit et journée,
Dedans mon livre de pensée.

QUAND JE FUS PRIS AU PAVILLON...

Quand je fus pris au pavillon (3)
De ma Dame très gente et belle,

(1) Bon praticien.
(2) Blessés.
(3) Au filet.

Je me brûlai à la chandelle
Ainsi que fait le papillon.

Je rougis comme vermillon,
Aussi flambant qu'une étincelle,
Quand je fus pris au pavillon
De ma Dame très gente et belle.

Si j'eusse été émerillon
Ou que j'eusse eu aussi bonne aile,
Je me fusse gardé de celle
Qui me bailla de l'aiguillon
Quand je fus pris au pavillon.

JEUNES AMOUREUX NOUVEAUX...

Jeunes amoureux nouveaux,
En la nouvelle saison,
Par les rues, sans raison,
Chevauchent, faisant les sauts,

Et font saillir des carreaux (1)
Le feu, comme de charbon,
Jeunes amoureux nouveaux
En la nouvelle saison.

Je ne sais si leurs travaux
Ils emploient bien ou non;
Mais, piqués de l'éperon,
Sont, autant que leurs chevaux,
Jeunes amoureux nouveaux.

(1) Paves.

J'AI ÉTÉ POURSUIVANT D'AMOURS

J'ai été Poursuivant d'Amours,
Mais maintenant je suis Héraut;
Monter me faut en l'échafaud (1)
Pour juger des amoureux tours.

Quand je verrai riens (2) à rebours,
Dieu sait si je crierai bien haut :
J'ai été Poursuivant d'Amours,
Mais maintenant je suis Héraut.

Et s'amants (3) vont faisant les lours (4)
Tantôt (5) connaîtrai leur défaut;
Jà (6) devant moi clocher ne faut (7);
D'aimer sais par cœur le droit cours:
J'ai été Poursuivant d'Amours.

S'IL VOUS PLAIT VENDRE VOS BAISERS...

S'il vous plaît vendre vos baisers,
J'en achèterai volontiers
Et en aurez mon cœur en gage,
Pour les prendre par héritage
Par douzaines, cents ou milliers.

Ne me les vendez pas si chers (8)
Que vous feriez à étrangers,

(1) Sur l'estrade.
(2) Quelque chose.
(3) Si les amants.
(4) Font des leurs.
(5) Bientôt.
(6) Déjà.
(7) Il ne faut pas clocher.
(8) Pour la rime, l'*r* ne se prononce pas, dans *chers*.

En me recevant en hommage;
S'il vous plaît vendre vos baisers,
J'en achèterai volontiers
Et en aurez mon cœur en gage.

Mon veuil (1) et mon désir entiers
Sont vôtres, malgré tous dangers;
Faites, comme loyale et sage,
Que, pour mon guerdon et partage,
Je soye (2) servi des premiers,
S'il vous plaît vendre vos baisers.

BELLE, SI C'EST VOTRE PLAISIR...

Belle, si c'est votre plaisir
De me vouloir tant enrichir
De réconfort et de liesse,
Je vous requiers, comme maîtresse,
Ne me laissiez (3) du tout mourir.

Car je n'ai vouloir ni désir
Fors de vous loyaument (4) servir,
Sans épargner deuil ni tristesse,
Belle, si c'est votre plaisir
De me vouloir tant enrichir
De réconfort et de liesse.

Et, s'il vous plaît à l'accomplir,
Veuillez tant seulement bannir
D'avec votre douce jeunesse
Dolent refus qui trop me blesse,
Dont bien vous me pouvez guérir,
Belle, si c'est votre plaisir.

---

(1) Mon vœu.
(2) Je sois.
(3) Que vous ne me laissiez.
(4) Loyalement.

QUI LA REGARDE DE MES YEUX...

Qui la regarde de mes yeux,
Ma Dame, ma seule maîtresse,
En elle voit, à grand' largesse,
Plaisirs croissants de bien en mieux.

Son parler et maintien sont tieulx (1)
Qu'ils mettent un cœur en liesse,
Qui la regarde de mes yeux
Ma Dame, ma seule maîtresse.

Tous la suivent, jeunes et vieux;
Dieu sait qu'elle n'est pas sans presse;
Chacun dit : « C'est une déesse
Qui est descendue des cieux »,
Qui la regarde de mes yeux.

QUE ME CONSEILLEZ-VOUS, MON CŒUR?...

Que me conseillez-vous, mon cœur?
Irai-je par devers la belle
Lui dire la peine mortelle
Que souffrez pour elle en douleur?

Pour votre bien et votre honneur,
C'est droit que votre conseil cèle (2).
Que me conseillez-vous, mon cœur?
Irai-je par devers la belle?

Si pleine la sais de douceur
Que trouverai merci (3) en elle;
Tôt en aurez bonne nouvelle.

---

(1) Tels.
(2) Que je cache votre conseil.
(3) Pitié.

J'y vais, n'est-ce pour le meilleur?
Que me conseillez-vous, mon cœur?

N'EST-ELLE DE TOUS BIENS GARNIE...

N'est-elle de tous biens garnie,
Celle que j'aime loyaument (1) ?
Il m'est avis, par mon serment,
Que sa pareille n'a (2) en vie.

Qu'en dites-vous? Je vous en prie,
Que vous en semble vrayement (3)?
N'est-elle de tous biens garnie,
Celle que j'aime loyaument?

Soit qu'elle danse, chante ou rie,
Ou fasse quelque ébattement,
Faites-en loyal jugement
Sans faveur ou sans flatterie :
N'est-elle de tous biens garnie?

PAR DIEU, MON PLAISANT BIEN JOYEUX...

Par Dieu, mon plaisant Bien joyeux,
Mon cœur est si plein de liesse,
Quand je vois la douce jeunesse
De votre gent corps gracieux !

Pour le regard de vos beaux yeux,
Qui me met tout hors de tristesse,
Par Dieu, mon plaisant Bien joyeux,
Mon cœur est si plein de liesse !

(1) Loyalement.
(2) Il n'y a.
(3) Vraiment.



EH MAIS ! Y PENSEZ-VOUS ? *d'après Binet.*

Combien que parler envieux (1)
Souventefois moult fort (2) me blesse,
Mais ne vous chaille (3), ma maîtresse,
Je n'en ferai pourtant que mieux,
Par Dieu, mon plaisant Bien joyeux !

MA SEULE AMOUR...

Ma seule amour, ma joie et ma maîtresse,
Puisqu'il me faut loin de vous demeurer,
Je n'ai plus rien, à me déconforter,
Qu'un souvenir pour retenir liesse.

En allégeant, par Espoir, ma détresse,
Me conviendra le temps ainsi passer,
Ma seule amour, ma joie et ma maîtresse,
Puisqu'il me faut loin de vous demeurer.

Car mon las cœur, bien garni de tristesse,
S'en est voulu avecques vous aller ;
Ne je ne puis jamais le recouvrer
Jusques verrai votre belle jeunesse,
Ma seule amour, ma joie et ma maîtresse.

C'EST FAIT, IL N'EN FAUT PLUS PARLER...

C'est fait, il n'en faut plus parler :
Mon cœur s'est de moi départi.
Pour tenir l'amoureux parti,
Il m'a voulu abandonner.

(1) La médisance.
(2) Très fort.
(3) Qu'il ne vous importe.

Rien ne vaut m'en déconforter
Ni d'être dolent ou marri ;
C'est fait, il n'en faut plus parler :
Mon cœur s'est de moi départi.

De moi ne se fait que moquer.
Quand piteusement je lui di
Que je ne puis vivre sans lui,
A peine me veut écouter !
C'est fait, il n'en faut plus parler.

LOGEZ-MOI ENTRE VOS BRAS...

Logez-moi entre vos bras
Et m'envoyez doux baiser
Qui me vienne festier (1)
D'aucun amoureux soulas.

Tandis que Danger est las
Et le voyez sommeiller,
Logez-moi entre vos bras
Et m'envoyez doux baiser.

Pour Dieu ! ne l'éveillez pas
Ce faux, envieux Danger,
Jamais ne puist s'éveiller (2) !
Faites tôt et parlez bas,
Logez-moi entre vos bras.

JE NE PRISE POINT TELS BAISERS...

Je ne prise point tels baisers
Qui sont donnés par contenance
Ou par manière d'accointance ;
Trop de gens en sont parçonniers (3).

---

(1) Egayer.
(2) Puisse-t-il ne jamais s'éveiller.
(3) Trop de gens en ont.

On eñ peut voir par milliers,
A bon marché, grande abondance.
Je ne prise point tels baisers
Qui sont donnés par contenance.

Mais savez-vous lesquels sont chers ?
Les privés (1), venant par plaisance ;
Tous autres ne sont, sans doutance (2),
Que pour fêter étrangiers (3).
Je ne prise point tels baisers !

MONTREZ-LES-MOI...

Montrez-les-moi, ces pauvres yeux
Tous battus et défigurés ;
Certes, ils sont fort empirés
Depuis hier qu'ils valaient mieux.

Ne se connaissent-ils pas tieulx (4) ?
Mal se sont au matin mirés (5).
Montrez-les-moi, ces pauvres yeux
Tous battus et défigurés.

Ont-ils pleuré devant leurs Dieux
Comme de leur grâce inspirés ?
Ou s'ils ont maints travaux tirés,
Privéement, en aucuns lieux ?
Montrez-les-moi, ces pauvres yeux !

---

(1) Les baisers secrets.
(2) Sans nul doute.
(3) Pour faire fête aux étrangers.
(4) Ne se reconnaissent-ils pas tels ?
(5) Regardés.

COMMENT SE PEUT-IL FAIRE AINSI...

Comment se peut-il faire ainsi
En une seule créature
Que tant ait des biens de nature,
Dont chacun en est ébahi?

Oncques tel chef-d'œuvre ne vi (1)
Mieux accompli, outre mesure :
Comment se peut-il faire ainsi
En une seule créature?

Mes yeux cuidai qu'eussent menti
Quant apportèrent sa figure
Devers mon cœur, en portraiture.
Mais vrai fut, et plus que ne di (2)
Comment se peut-il faire ainsy!

OTEZ-VOUS DE DEVANT MOI...

Otez-vous de devant moi,
Beauté, par votre serment!
Car trop me tentez souvent.
Tort avez; tenez vous coi.

Toutes les fois que vous voi (3)
Je suis je ne sais comment.
Otez-vous de devant moi,
Beauté, par votre serment.

Tant de plaisirs j'aperçoi (4)
En vous, à mon jugement,
Qu'ils troublent mon pensement.
Vous me grevez, sur ma foi :
Otez-vous de devant moi!

---

(1) Ne vis.
(2) Ne dis.
(3) Vois.
(4) J'aperçois.

J'ÉTRENNE DE BIEN LOIN M'AMIE...

J'étrenne de bien loin m'amie
De cœur, de corps et quanque j'ai (1);
En bon an lui souhaiterai
Joie, santé et bonne vie.

Mais que ne m'étrenne d'oublie
Ni plus ni moins que la ferai.
J'étrenne de bien loin m'amie
De cœur, de corps et quanque j'ai;

Mon cœur de Chapel de Soussie (2),
Ce jour de l'an, étrennerai;
Et à elle presenterai
Des fleurs de « Ne m'oubliez mie ».
J'étrenne de bien loin m'amie!

JE ME METS EN VOTRE MERCI...

Je me mets en votre merci,
Très belle, bonne, jeune et gente.
On m'a dit qu'êtes mal contente
De moi; ne sais s'il est ainsi.

De toute nuit je n'ai dormi;
Ne pensez pas que je vous mente.
Je me mets en votre merci,
Très belle, bonne, jeune et gente.

Pour ce, très humblement vous pri (3)
Que vous me dites votre entente;
Car d'une chose je me vante :
Qu'en loyauté n'ai point failli.
Je me mets en votre merci.

(1) Tout ce que j'ai.
(2) Chapeau de souci.
(3) Je vous prie.

ENCORE LUI FAIT-IL GRAND BIEN...

Encore lui fait-il grand bien
De voir celle qu'a tant aimée,
A celui qui cœur et pensée
Avait en elle, comme sien.

Combien qu'il n'y aye plus rien
Et qu'autre la lui ait ôtée,
Encore lui fait-il grand bien
De voir celle qu'a tant aimée.

En regardant son doux maintien
Et son fait qui moult lui agrée,
S'il la peut tenir embrassée,
Il pense qu'une fois fut sien :
Encore lui fait-il grand bien.

FUYEZ LE TRAIT DE DOUX-REGARD...

Fuyez le trait de Doux-Regard,
Cœur qui ne vous savez défendre,
Vu qu'êtes désarmé et tendre ;
Nul ne vous doit tenir couard.

Vous serez pris, ou tôt ou tard,
S'Amour le veut bien entreprendre !
Fuyez le trait de Doux-Regard,
Cœur qui ne vous savez défendre.

Retrayez-vous sous l'étendard
De Nonchaloir, sans plus attendre.
S'à Plaisance vous laissiez rendre,
Vous êtes mort ; Dieu vous en gard (1) !
Fuyez le trait de Doux-Regard.

---

(1) Dieu vous en garde !

ENNEMI, JE TE CONJURE...

Ennemi, je te conjure,
Regard, qui aux gens cours sus,
Vieillards aux mentons chenus,
Dont suis, n'avons de toi cure !

Jeune, navré de blessure
Fus par toi ; n'y reviens plus,
Ennemi, je te conjure,
Regard, qui aux gens cours sus !

Va quérir ton aventure
Sus amants nouveaux venus.
Nous, vieux, avons obtenus
Saufconduits, de par Nature.
Ennemi, je te conjure !

A CE JOUR DE SAINT-VALENTIN...

A ce jour de Saint-Valentin
Que chacun doit choisir son per (1),
Amours, demourrai-je (2) non per,
Sans partir (3) à votre butin ?

A mon réveille (4), au matin,
Je n'y ai cessé de penser,
A ce jour de Saint-Valentin
Que chacun doit choisir son per.

Mais Nonchaloir, mon médecin,
M'est venu le pousse (5) tâter,
Qui m'a conseillé reposer
Et rendormir sur mon coussin,
A ce jour de Saint-Valentin.

---

(1) Son égal.
(2) Demeurerai-je.
(3) Avoir part.
(4) Réveil.
(5) Le pouls.

EN L'ORDRE DU MARIAGE...

En l'ordre du mariage
A-t-il déduit ou courroux (1)?
Comment vous gouvernez-vous?
Y devient-on fol ou sage?

Soit aux vieux ou jeunes d'âge,
Rapporter m'en veux à tous.
En l'ordre de mariage
A-t-il déduit ou courroux?

Le premier an, c'est la rage,
Tant y fait plaisant et doux!
Après faut tousser; la toux
Cesser me fait de langage,
En l'ordre de mariage!

A QUI VENDEZ-VOUS VOS COQUILLES...

A qui vendez-vous vos coquilles,
Entre vous, amants pèlerins?
Vous cuidez (2) bien, par vos engins,
A tous pertuis trouver chevilles.

Sont-ce coups d'éteufs ou de billes
Que ferez témoins vos voisins?
A qui vendez-vous vos coquilles,
Entre vous, amants pèlerins?

On connaît tous vos tours d'étrilles
Et bien clairement vos latins.
Trottez, reprenez vos patins,
Et troussez vos sacs et vos quilles!
A qui vendez-vous vos coquilles?

(1) Y a-t-il agrément ou déplaisir ?
(2) Croyez.

QUELQUE CHOSE QUE JE DIE...

Quelque chose que je die (1)
D'Amour ni de son pouvoir,
Toutefois, pour dire voir,
J'ai une Dame choisie,

La mieux en biens accomplie
Que l'on puisse jamais voir,
Quelque chose que je die
D'Amour ni de son pouvoir.

Mais à elle ne puis mie (2)
Parler selon mon vouloir,
Combien que, sans décevoir,
Je suis sien toute ma vie,
Quelque chose que je die.

COMMANDEZ VOTRE BON VOULOIR

Commandez votre bon vouloir
A votre très humble servant ;
Il vous sera obéissant,
D'entier cœur et loyal pouvoir.

Prêt est de faire son devoir ;
Ne l'épargnez ne tant ne quant (3).
Commandez votre bon vouloir
A votre très humble servant.

Mettez-le tout à nonchaloir,
Sans lui être jamais aidant
S'en rien le trouvez refusant.
Essayez ce, je vous dis voir,
Commandez votre bon vouloir.

---

(1) Que je dise.
(2) Pas du tout.
(3) Peu ni prou.

CE MAI, QU'AMOUR PAS NE SOMMEILLE

Ce Mai, qu'Amour pas ne sommeille
Mais fait amants esliesser (1),
De rien ne me dois soucier,
Car pas n'ai la puce à l'oreille.

Ce n'est mie (2) doncques merveille
Si je veux joie démener (3),
Ce Mai, qu'Amour pas ne sommeille
Mais ait amants esliesser.

Quand je me dors, point ne m'éveille,
Pour ce que n'ai à quoi penser,
Si j'ai vouloir de demeurer
En cette vie non pareille,
Ce Mai, qu'Amour pas ne sommeille.

AMOURS, A VOUS NE CHAUT DE MOI...

Amours, à vous ne chaut de moi (4)
N'a moi de vous (5), c'est quitte et quitte ;
Un vieillard jamais ne profite
Avecques vous, comme je croi (6).

Puisque suis absous de ma foi
Et jeunesse m'est interdite,
Amours, à vous ne chaut de moi
N'a moi de vous, c'est quitte et quitte.

---

(1) Qui met les amants en liesse.
(2) Aucunement.
(3) Si je veux mener grand'joie.
(4) Vous ne vous souciez de moi.
(5) Ni moi de vous.
(6) Je crois.

Jeune, sus (1) votre vieille loi ;
Vieux, la nouvelle je dépite (2),
Ni ne crains la mort subite
De Regard ; qu'en dites-vous, quoi ?
Amours, à vous ne chaut de moi !

CE MOIS DE MAI, NONPAREILLE PRINCESSE...

Ce mois de Mai, nonpareille Princesse,
Le seul plaisir de mon joyeux espoir,
Mon cœur avez et quanque (3) puis avoir ;
Ordonnez-en comme dame et maîtresse.

Pour ce, requiers votre douce jeunesse
Qu'en gré veuille mon présent recevoir,
Ce mois de Mai, nonpareille Princesse,
Le seul plaisir de mon joyeux espoir.

Et vous suppli (4), pour me tollir (5) tristesse,
Très humblement et de tout mon pouvoir,
Qu'à m'esmayer (6) ayez votre vouloir
D'un réconfort bien garni de liesse,
Ce mois de Mai, nonpareille Princesse,

---

(1) Jeune, je sus...
(2) Je méprise.
(3) Tout ce que...
(4) Je vous supplie.
(5) M'enlever.
(6) Me réjouir.

Dame de SURVILLE
(XVe siècle ?)

DE PEUR DU LOUP

« De peur du loup, n'allez oncques seulette »
Tant me le dit ma mère qu'ocondrois (1)
Tremblais toujours, sans que menais fillette
Même varlet (2), aux champs et dans les bois,
Chaque printemps cueillir la violette.

Suivi d'un loup, privé (3) comme levrette,
Droit au chastel vint pour la prime fois
Mon bel ami : pensai m'enfuir, nicette,
De peur du loup.

M'accosta brief (4) : au sien parler courtois
Cuidai-je ouïr dieutelet d'amourette (5) ;
Voulus répondre et ne trouvai de voix !...
Tremble plus fort depuis que ne le vois ;
Mais ce n'est plus (l'ai trop senti, pauvrette !)
De peur du loup.

S'IL M'EN SOUVIENT

S'il m'en souvient de cette heure tant belle
Où mon ami vers moi vint accourant,
Plus beau cent fois que la rose nouvelle
Ne voit Zéphir d'elle s'enamourant
Aux mois gentils que chante Philomèle !

---

(1) Qu'ensuite...
(2) A moins que je ne fusse accompagné d'une jeune fille ou même d'un valet...
(3) Apprivoisé.
(4) Il m'aborda prestement...
(5) Le jeune dieu de l'amour...

Lorsque me dit : « Plus ne veux, damoiselle,
Autres déduits qu'être pour vous souffrant (1) »,
Vis mon émoi ; puis demande, cruelle,
S'il m'en souvient.

Pour celle (2) (après qu'eût dit : « Fière pucelle,
Etes à moi », qu'eût, de baisers couvrant
Secrets appas que traître Amour décèle,
Fait qu'en ses bras sentis qu'allais mourant),
Pas trop, ma foi, ne me souviens d'icelle (3),
S'il m'en souvient.

IL EST UN DIEU...

Il est un dieu, dont ne fais la peinture ;
Jeunes et vieux, garçons, filles, époux,
Qui tôt, qui tard, sont de droit sa capture ;
La suis, enfin : bien faut règne (4) sur nous,
Quand de ses feux embrase la nature.

Or, dans sa geôle, un tantet soit obscure (5),
Que vais risquant (6) ?... Pour aveugles tretous,
Enfants et fous, quoique chante Epicure,
Il est un dieu.

Ains du premier onc n'a craint le courroux (7)
Qui s'apploya, comme fais (8), sans murmure ;

(1) Je ne veux d'autres plaisirs que de vous...
(2) Quant à cette autre heure...
(3) De celle-ci...
(4) Qu'il règne.
(5) Bien qu'elle soit un peu obscure.
(6) Que risqué-je ?
(7) Mais jamais celui-là n'a craint le courroux de l'Amour...
(8) Qui se plia, comme je fais...

Et dût Plaisir n'en guerdonner les coups (1),
Avec ses pairs (2) on gagne à filer doux :
Car que suis moi (3), chétive créature?...
Il est un dieu.

FOI DE PUCELLE

Foi de pucelle est un trésor divin ;
Heureux qui l'a, qui surtout n'en abuse !
Vive d'espoir ! cil onc (4) ne sera vain ;
Trouvera moult et plus qu'on lui refuse (5)
S'avec Amour veut (6) jouer au plus fin.

Dès qu'ainsi va le cœur avant la main,
Faut de rigueurs qu'un amant vous accuse :
Eh ! ne répond d'un accueil plus humain
Foi de pucelle (7)?

Pour celle-là qu'a besoin, soir et main (8),
Aux siens côtés, d'un galant qui l'amuse,
Vous jure, moi, par le chef de ma Muse
(S'épargne (9) au gars la moitié du chemin),
Que ne pourra (10) jurer, au lendemain,
Foi de pucelle.

---

(1) Et, dût le Plaisir ne pas nous récompenser de ses coups...
(2) Avec ses pareils (de l'amour).
(3) Que suis-je...
(4) Qu'il ne vive d'espoir ! jamais cet espoir...
(5) Il trouvera bien plus qu'on ne lui refuse...
(6) Si, avec l'amour, il veut...
(7) Eh quoi ! la foi d'une pucelle ne répond-elle pas...
(8) Soir et matin...
(9) Si elle épargne.
(10) Qu'elle ne pourra plus..

COMME IL EST BEAU...

Comme il est beau celui-là qui m'enflamme !
Quoi si parfait (1) éclaira l'œil des cieux ?
Quel d'entre ceux qu'ores gisent sous lame (2)
Et qu'on dit pairs du vainquerost (3) des dieux
Tant enivra sienne amoureuse dame ?

Quelle en discourt qui d'abord ne se pâme (4) ?
Qui tient au rais (5) dont scintillent ses yeux ?
Tout seul ne sait, bien (6) chacun le proclame,
Comme il est beau !

Pour moi, d'autre heur (7) du sort je ne réclame
Sinon, toujours, d'un souris gracieux
M'aille enivrant (8) les sens, le cœur et l'âme.
Ains plus l'adore et plus m'est soucieux (9)
Qu'encor ne soit autant vive ma flamme
Comme il est beau !

A MON BEL AMI

Ni des couleurs qu'aux lys de ton visage
Amour mêla, ni de ton doux souris (10),
Ni des beaux crins flottant sur ton corsage (11)
(Si n'avais qu'eu ces attraits de passage)
Mon tendre cœur ne se fût tant épris.

---

(1) Quoi d'aussi parfait...
(2) Sous la pierre du tombeau...
(3) Vainqueur...
(4) Quelle femme en parle sans se pâmer ?
(5) Qui résiste aux rayons...
(6) Lui seul ne sait pas, bien que...
(7) D'autre destin.
(8) Qu'il m'enivre d'un sourire gracieux.
(9) Et plus je redoute...
(10) Sourire.
(11) Pourpoint.



LE MODÈLE HONNÊTE, *par Baudouin.*

4

Comment irais donc risquer mon présage
Sur ces deux-là? Ne les tiens à mépris,
Ains des cheveux ne m'est connu l'usage
Ni des couleurs.

S'avec iceux même étais-tu compris (1),
Toi, beau châtain qu'ivre-folle envisage (2),
Chacune au sien quand eût baillé le prix,
Ne m'en plaindrais; car très jeunette appris
Qu'oncques des goûts ne dispute le sage
Ni des couleurs.

QU'AU CLAIR DE LUNE...

Qu'au clair de lune ai déduit (3), si me vois
Seulette au bord d'un cristal de fontaine!
Un soir, y vint mon époux et mon roi;
Baiser m'y prit; ne le sentis qu'à peine
Et si pourtant fus-je toute en émoi.

Me courrouçai: n'avait encor ma foi
(Si bien mon cœur (4), car l'eut de prime aubaine);
Oncques n'osions nous dire Tu ni Toi
Qu'au clair de lune.

Donc me fâchai; puis, comme il se tient coi,
Lui pardonnai; sur ce, dit: « O ma Reine,
N'en coûtait plus d'en prendre une vingtaine,
Si l'avais su... — Fais donc, ami! Pourquoi
M'as vue de nuit, n'est tant la faute à moi (5)
Qu'au clair de lune.

---

(1) Si à ceux-ci même tu étais comparé.
(2) Dont la vue me rend ivre-folle...
(3) Que j'ai de plaisir...
(4) Mais bien mon cœur...
(5) Si tu m'as aperçue cette nuit, la faute n'en est pas tant à moi...

VOULEZ SAVOIR...

Voulez savoir qu'est l'amant qui m'attire?
Comte, oyez-moi! le dirai sans retrait (1):
Non moins que vous de haut rang fut extrait;
En droit corsage (2) égalerait Zéphyre,
En grâce Adon (3), Céphale en doux attrait.

Pour son amour, s'est tel que m'en inspire (4),
Le dis sans pair (5); — le vôtre est moult aigret (6).
Sera constant (7)?... Ah! plus que n'en peux dire
Voulez savoir.

Que de mon cœur lui disputiez l'empire,
Bien fait à vous qu'êtes son banneret:
Ains rien qu'à lui contez votre martyre.
Vous suis garant, tant soit l'ami discret,
Qu'en apprendrez plus que ne crois, beau sire,
Voulez savoir.

ENTRE CES DEUX

Entre ces deux qu'ont (8) de Chlore et Flavie
Brief (9) triomphé, par contraire moyen,
Ne jugerai: chacune aime le sien
Par-dessus tout; c'est à quoi les convie.
Soit blond, soit brun, les couleurs n'y font rien.

---

(1) Sans réserve...
(2) En droite stature...
(3) Adonis...
(4) S'il est tel que celui qu'il m'inspire...
(5) Sans égal...
(6) Très aigrelet...
(7) S'il sera constant?...
(8) Qui ont.
(9) Promptement.

Non qu'aie peur que me taxent d'envie,
Pour brun ou blond si penchait l'avis mien,
Car est l'époux dont mon âme est ravie
Entre ces deux.

Plus beau serait, dira phisicien (1),
L'un chez l'Ibère et l'autre en Batavie;
Mais, quel doit plus faire au souverain bien (2),
Vous le dirais, en un double lien,
Si, comme en jour, de nuit coulait ma vie
Entre ces deux.

A LA PLUS BELLE

La plus belle est une qui s'en doute,
Dont l'œil ravit quiconque l'aperçoit,
Le doux parler tout chacun qui l'écoute,
Qui charme, au pair (3), voire enflamme, où que soit,
Cil qu'a (4) bons yeux et cil qui n'y voit goutte.

Est-il d'humain si fier ou moult adroit
Que dès l'abord n'aie (5) mis en déroute?
Règne partout? Eh! n'est-ce donc le droit
De la plus belle?

Belle Rocca, quelle prou se déçoit (6)
Pour, avec toi, vouloir entrer en joute?
Cœurs si divers sont un à ton endroit:
A notre orgueil, donc, quoi que dire en coute,
Le prix est tien, s'il est vrai qu'on le doit
A la plus belle.

---

(1) Au dire d'un « physicien », d'un naturaliste...
(2) Lequel doit le mieux procurer le souverain bien...
(3) Egalement...
(4) Celui qui a...
(5) Qu'elle n'ait...
(6) Qui peut assez se méprendre...

QUE BRULEROYE

Que brûleroye (1) ainsi que paille sèche,
Me disais-tu, quand m'aurait en ses lacs
Pris le malin (2) qu'onc ne trouva revêche.
Cœur à ses lois: n'y voulais croire, hélas!
Tant qu'un beau jour le feu prit à la mèche.

Comme en l'été se colore la pêche,
Si (3) fit mon front; dès lors, plus de soulas (4)
Sans cil (5) pour qui (serais-je emmy l'Ardèche)
Que brûleroye

Telle, ô Myrrha, ne t'embrasa flammèche (6),
Sous moindres feux périt l'amant d'Hylas.
Ce n'est assez? Sus adonc, ne t'empêche (7)
M'unir, Amour, à ceux que t'immolas (8),
Si cuides, plus mourante sous ta flèche,
Que brûleroye (9).

(1) Que je brûlerais.
(2) L'amour.
(3) Ainsi.
(4) Plus de plaisir.
(5) Sans celui.
(6) Une telle flamme ne t'embrasa point, ô Myrrha.
(7) Eh bien! je ne t'empêche.
(8) Que tu immolas.
(9) Si tu crois que, mourante sous ta flèche, je brûlerais davantage.

Henri BAUDE
(1430-1490 ?)

REGRETS EN RONDEAU
SUR L'ÉLOIGNEMENT D'UNE DEMOISLLE ACCOMPLIE.

Le cœur la suit et mon œil la regrette,
Mon corps la plaint, mon esperit (1) la guette,
Celle qui est des parfaites la fleur,
Dont à jamais j'ai ordonné un pleur
Perpétuel en pensée discrète.

Tous en font deuil, et chacun la souhaite,
Plusieurs en ont dure complainte faite,
Car elle avait gagné de maint seigneur
Le cœur.

Fortune l'a de nos vues soustraite,
Non sans regret de sa beauté parfaite;
Mais de deux biens prendre faut le meilleur.
Si (2) ne sera en oubli sa valeur
Car, quelque part qu'elle aille ou qu'on la mette,
Le cœur la suit.

---

(1) Esprit.
(2) Aussi.

TOUS NOBLES CŒURS...

Tous nobles cœurs qui mes regrets voyez,
Amassez deuil et vous en pourvoyez
Pour moi aider à regretter la toute
Parfaite en biens qui est la passe-route
Et le guidon de tous les fourvoyés.

A ce besoin parsieux (1) ne soyez
Afin que tous en larmes convoyez
Celle qui a toujours aimé sans doute
Tous nobles cœurs.

Elle s'en va par sentiers dévoyés
Et nous laisse les cœurs en pleurs noyés
Sans plus avoir d'espérance une goutte :
La paix nous a au moins laissé pour houste
Dont bien dessert qu'à l'adieu larmoyez,
Tous nobles cœurs.

(1) Avares.

ANONYMES

(XV[e] SIÈCLE)

JE MEURS DE SOIF...

Je meurs de soif auprès de la fontaine,
Tremblant de froid au feu des amoureux,
Et souffre faim près morceaux savoureux
Dont chacun jour voit l'écuelle pleine.

Ma fièvre croît de semaine en semaine,
En me faisant du mal très dangereux :
Je meurs de soif auprès de la fontaine.

C'est grand' pitié : la médecine humaine,
Qui peut guérir mon mal tant rigoureux,
Faut au besoin (1) : dont je suis douloureux,
En languissant en si très dure peine.
Je meurs de soif auprès de la fontaine,
Tremblant de froid au feu des amoureux.

EN ATTENDANT

En attendant de vous secours,
Je ne soutiens ni plains ni plours (2) ;
Je n'ai espoir qui me conforte,
Je porte douleur trop plus forte
Que nul, tant soit ravi d'amours.

Je vais, je viens, je saulx (3), je cours,
Je fais guet en chambres et tours ;
Incessamment piétonne et trotte,
En attendant.

---

(1) Est en défaut, pour mon mal...
(2) Ni plaintes ni pleurs.
(3) Je saute.

Je n'ai repos ne plus qu'un ours ;
J'épie par les carrefours,
Je suis crotté d'un pied de crotte
Je suis contrait de changer cotte
Pour ce qu'on me voit tous les jours
En attendant.

TANT QU'IL SUFFIT JE PUIS BIEN DIRE

Tant qu'il suffit je puis bien dire :
Après vous ne veux plus muser,
Car je n'y fais rien que m'user,
Plein de mélancolie et d'ire.

Et, de peur que mon mal n'empire,
Adieu, dont sans plus m'abuser,
Tant qu'il suffit je puis bien dire.

Je crois qu'il n'en est pas de pire ;
De cela vous puis accuser
Sans en rien vous en excuser :
Vous m'avez fait trop de martyre.
Tant qu'il suffit je puis bien dire :
Après vous ne veux plus muser.

PAUVRE CŒUR...

Pauvre cœur, de tous points éperdu,
Tu es trahi et faussement vendu.
Ne connais-tu qu'on ne veut nullement
Fors te feindre un entretenement
Et tu demeures par le bec pendu ?

Démontré as ta puissance et valeur,
Ta loyauté, tout ce que peux savoir.
Point ne connais que plus en aies grâce.

Je te le dis, et bien te fais savoir
Qu'on n'étudie fors qu'à te décevoir.
Déporte-toi, cherche qui mieux te fasse.

Tu as longuement merci attendu
Et tant souffert que l'on t'eût entendu,
Qui t'eût voulu aimer aucunement.
Penses-y bien : tu verras clairement
Que mal pour bien partout on t'a rendu,
Pauvre cœur.

OU VOUS M'AIMEZ...

Ou vous m'aimez, ou vous ne m'aimez point.
Si vous m'aimez, que ne le dites-vous ?
Je suis tout prêt de me mettre à genoux
Pour vous servir, quand vous serez à point.

Si ne m'aimez, donnez-moi sur ce point
Congé de court : je le passerai doux.
Ou vous m'aimez, ou vous ne m'aimez point.

Je vous prête mon corps et mon pourpoint
Pour vous couvrir : demandez tous les coups.
Et si jamais prunier fut mieux escoutz (1),
Je perds le jeu, si ne vous mets en point.
Ou vous m'aimez, ou vous ne m'aimez point.

RIEN QUE CELA...

Rien que cela ne veux avoir,
Mais qu'une fois y puisse atteindre ;
C'est assez pour mes maux éteindre,
Vous le pouvez assez savoir.

(1) Secoué.

Faites doncques votre devoir
De le me prêter sans plus craindre
Rien que cela.

Amour me veut à ce mouvoir ;
Penser à vous m'y fait contraindre.
S'entre mes bras vous pusse étreindre,
Me suffirait, sans autre avoir,
Rien que cela.

CHOSE QUI SOIT...

Chose qui soit vous ne m'avez mandé
Depuis le temps de mon adversité.
Et si sais bien que l'on m'a récité
Je ne sais quoi sans l'avoir demandé.

A vous me suis cent fois recommandé
Mais je ne sais de votre volonté
Chose qui soit.

Si vous m'eussiez mandé ou commandé
Chose qui soit, croyez de vérité
Je l'eusse faite et joyeux eusse été:
Je n'ai rien fait pour être retardé
Chose qui soit.

HANTER NE PUIS...

Hanter ne puis chez la mignonne
Où volontiers prendrais déduit.
Pourquoi ? pour ce qu'elle me fuit.
La raison y est assez bonne.

Car j'aperçois qu'on m'abandonne
Et que mon amour ne lui duit (1) :
Hanter ne puis chez la mignonne.

---

(1) Ne lui agrée pas.

Souvent entre gens la blasonne
Et dis d'elle que c'est tout bruit.
Mais voilà : fortune me nuit.
Aussi son froid maintien m'étonne.
Hanter ne puis chez la mignonne.

VOUS M'AIMIEZ...

Vous m'aimiez mieux sain que malade,
Car, quand fortune me court seure (1),
Vous ne savez où je demeure
Pour envoyer votre ambassade.

Et, lorsque je fus sain et roide,
J'avais nouvelles d'heure en heure.
Vous m'aimiez mieux sain que malade.

Il vous part de courage fade
Où amour ne fait sa demeure ;
Mais sachez, avant que je meure,
Je me trouverai en brigade.
Vous m'aimiez mieux sain que malade.

JE NE ME PUIS VOIR A MON AISE

Je ne me puis voir à mon aise ;
Je ne vois chose qui me plaise :
J'ai un mal, des autres le pire,
Qui tous les jours croît et empire ;
Je ne sais à qui je complaise.

Je me courrouce, je m'apaise,
Et en parlant faut que me taise ;
Je me plains, je ris, je soupire,
Je ne me puis voir à mon aise.

(1) Me trahit.

Je hais ce que faut que je baise ;
J'aime à qui faut que je déplaise ;
Je meurs d'ennui, de deuil et d'ire,
Et n'ose ni montrer ni dire
La moitié de mon gref (1) malaise.
Je ne me puis voir à mon aise.

APRES QUE M'AVEZ FAIT ARSER...

Après que m'avez fait arser (2)
Par votre décevant' manière,
Me faut à quelque chambrière
Ma pauvre fortune passer,

Pour ce que je ne puis penser
D'expédient en la matière,
Après que m'avez fait arser.

Ne cuidez-vous point offenser
D'être tant rebelle et tant fière
Qu'il faille qu'à quelque boudière (3)
Je voie le ventre pousser,
Après que m'avez fait arser
Par votre décevant' manière ?

EN VOYANT SA DAME AU MATIN...

En voyant sa dame au matin
Près du feu où elle se lace,
Où est le cœur qui jà se lasse
De regarder son beau tetin ?

Alors se dit maint bon tatin
Quand on s'entretient face à face
En voyant sa dame au matin.

(1) Lourd.
(2) Brûler, flamber.
(3) Lourdaude.

En un beau corset de satin
Quant on la tient et on l'embrasse,
C'est ce qui tout ennui efface,
Malgré Faux-Danger, le mâtin,
En voyant sa dame au matin.

QUAND CE VIENDRA...

Quand ce viendra que nous assemblerons,
Ma dame et moi, et privéement serons
En sa chambre où nous devons gésir,
Est-il possible avoir plus grand plaisir
En ce monde que tous deux nous aurons ?

Toute la nuit d'amours deviserons,
Et de ses biens les meilleurs choisirons,
Car adonques aurons-nous beau choisir,
Quant ce viendra.

Malgré jaloux nous nous en aiserons,
Par bonne amour l'un l'autre baiserons,
Et puis après, si nous avons loisir
Et nous sommes assaillis de désir,
Or devinez que c'est que nous ferons,
Quant ce viendra ?

DITES, MICHELLON ?

Dites, Michellon,
Le trouvez-vous bon,
Si on le vous fait,
Quant le jeu vous plaît
Et le compagnon ?

— Pardieu, mon mignon,
J'en ai le renom
Aussi doux que lait.

— Voulez-vous qu'allon (1),
Sans que reculon (2),
En un lieu secret,
Faire sans regret
Ce que tant aimon (3),
Dites, Michellon ?

TOUTES LES FOIS...

Toutes les fois que je vous voi (4),
Ou qu'à vous pense sans reprouche (5),
Il me semble que votre bouche
Si me dit : « Ho ! tenez-vous coi ! »

Lors, je désire à tout par moi
Que fussions dedans une couche
Toutes les fois.

Je vous ferais je sais bien quoi,
Qui trop durement mon cœur touche.
Mais vo (6) rigueur si près me touche
Que je ne sais que faire doi (7)
Toutes les fois que je vous voi.

J'AI VÊTU MA ROBE A L'ENVERS...

J'ai vêtu ma robe à l'envers,
Je ris des yeux, et mon cœur pleure,
Et mon triste penser labeure
De mon semblant le droit revers.

---

(1) Que nous allions.
(2) Sans reculer.
(3) Aimons.
(4) Je vous vois.
(5) Sans reproche.
(6) Votre.
(7) Je ne sais ce que je dois faire.

Je raconte rimes et vers :
J'ai vêtu ma robe à l'envers.

Mes maux sont mortels et divers,
Et n'est rien en quoi je m'asseure (1).
Prier n'ose qu'on me sequeure (2)
Pour doute d'être découvert.
J'ai vêtu ma robe à l'envers.

DE MA DAME NE DIS NUL BIEN...

De ma dame ne dis nul bien :
Car quant vers elle vais ou vien
Et je lui conte mon martyre,
Elle se prend alors à rire
Et jure Dieu qu'ell' n'en croit rien.

Mais quel grand diable la conseille?
Quand je lui dis mon fait au plein,
Elle me fait la sourde oreille
On tourne ailleurs la truie au fain (3).

Elle fait mal, vu qu'ell' sait bien
Que cœur et corps et tout est sien ;
Pardieu, si je l'osaie (4) dire,
Elle est des mauvaises la pire.
Sauvé son honneur et le mien,
De ma dame ne dis nul bien.

(1) Je m'assure.
(2) Qu'on me secoure.
(3) C'est-à-dire : elle détourne l'entretien
(4) Si je l'osais.



LE CARQUOIS ÉPUISÉ, *par Baudouin.*

MA DAME QUI MON CŒUR AVEZ

Ma dame qui mon cœur avez,
Veuillez vous de moi souvenir,
Vous priant, avant que mourir,
Prêtez-moi ce que vous savez.

A prêter dommage n'aurez :
Je ne le veux pas retenir,
Ma dame.

En ce faisant soumis m'aurez
A toujours mais de vous servir,
Et, s'il vous plaît me secourir,
Je connaîtrai que vous m'aimez,
Ma dame.

SI VOUS LAISSIEZ LA PORTE OUVERTE...

Si vous laissiez la porte ouverte
De votre chambre, en quelque nuit,
Je prendraie bien le conduit
D'aller voir s'êtes bien couverte.

Je mettraie ma robe verte
Dessus vous (mais que rien n'y nuît)
Si vous laissiez la porte ouverte
De votre chambre, en quelque nuit.

Puis, au dessous de la couverte,
Je vous apprendrais le déduit
Que l'on fait à bien peu de bruit :
Et si n'y aurait pas grand' perte
Si vous laissiez la porte ouverte
De votre chambre, en quelque nuit.

PLUS VOUS N'AUREZ...

Plus vous n'aurez mon cœur en garde :
Une autre si l'aura que vous.
Gardé me l'avez à rebours :
Le feu Saint-Antoine vous arde !

Vous serez gouge, quoi qu'il tarde,
Comme je vous ai dit toujours.
Plus vous n'aurez mon cœur en garde.

Enfants qui vont à la moutarde
Chantent de vous aux carrefours,
Car jamais n'aurez en amours
Honneur ni bruit, s'on ne vous farde.
Plus vous n'aurez mon cœur en garde.

DITES-LE-MOI...

Dites-le-moi : qui m'a donné le bout
En votre endroit, sans desserte nez une ?
Par votre foi, ne fût-ce pas fortune
Ou peu d'arrêt, que plusieurs femmes ont ?

Vous ai-je fait comme les autres font ?
Si je vous fis jamais faute aucune,
Dites-le moi.

Tant va le pot souvent à l'eau qu'il rompt.
Vous êtes trop en ce cas importune
D'ainsi changer plus souvent que la lune.
Que pensez-vous que les gens en diront ?
Dites-le moi.

SI VOUS VOULEZ...

Si vous voulez que je vous fasse
Cela (vous me entendez bien),
Vous ne sentîtes oncques rien
Qui si grand bien au cœur vous fasse.

Je vous éclaircirai la face
De cela, bien sûr je me tien,
Si vous voulez.

N'ayez pas peur que mal vous fasse,
Car je suis bon chirurgien ;
Et quand aurez senti ce bien,
Je vous dirai : « Bon preu vous fasse,
« Si vous voulez. »

QUELQUE PAUVRE HOMME...

Quelque pauvre homme que je soie (1)
Si ma dame tenir pouvoie (2)
Entre mes bras dedans un lit,
J'abandonne qu'on me pendît
Si bientôt sa grâce n'avoie (3).

Mes cinq sens je travailleroie (4)
Par tel état que je feroie (5)
La plus part de son appétit,
Quelque pauvre homme que je soie.

S'elle a chaleur, je l'éteindroie (6) ;
S'elle a froid, je l'échaufferoie (7)
Par un très gracieux délit.
Je sais où le mal d'amour gît
Aussi bien que nul que je voie,
Quelque pauvre homme que je soie.

(1) Que je sois.
(2) Je pouvais.
(3) Je n'avais.
(4) Je travaillerais.
(5) Je satisferais.
(6) Je l'éteindrais.
(7) Je l'échaufferais.

Jehan MAROT
(1457-1523)

RONDEAU D'ETRE CHASTE EN ETANT BELLE

Qui a ces deux, chasteté et beauté,
Vanter se peut qu'en toute loyauté
Toute autre dame elle surmonte et passe,
Vu que la beauté, oncque jour, ne fut lasse
De faire guerre à dame chasteté.

Mais quand ensemble elles font unité,
C'est don divin joint à l'humanité
Qui rend la dame accomplie de grâce
Qui a ces deux.

Mieux vaut laideur gardant honnêteté
Que beauté folle en chassant netteté.
Toi donc, qui as gent corps et belle face,
Prends chasteté, tu seras l'outre-passe :
Car Meun nous dit que peu en a été
Qui a ces deux.

EN AMOURS ARGENT FAIT TOUT

Au fait d'amour beau-parler n'a plus lieu.
Car sans argent vous parlez en hébreu,
Et, fussiez-vous le plus beau fils du monde,
Il faut foncer, ou je veux qu'on me tonde,
Si vous mettez jamais pied à l'estrieu.

Beau dire avez : « Dame par le corbieu !
Je suis à vous, corps et bien, rente et jeu »,
Sans dire « Tiens ! », tout cela rien n'abonde
Au fait d'amours.

Mais, quoique soit, si Gauthier ou Mathieu
Veut avancer, s'il ne frappe au milieu
De leur harnais, je veux qu'en enfer fonde:
Car, en effet, soit noire, blanche ou blonde,
Il faut argent pour commencer le jeu
Au fait d'amours.

C'EST GRAND' PITIÉ...

C'est grand' pitié du mal qui mon cœur dompte,
De peur que vrai ne soit ce qu'on raconte:
Car chacun dit, dont en deuil me réduis,
Que le départ de ce lieu tu poursuis,
Et que, pour vrai, ton allée sera prompte.

Si tu me laisse, en désespoir je monte,
Plus ne tiendrai de nulle chose compté,
Et périrai de l'ennui où je suis...
C'est grand' pitié !

Plus ne me chault ni d'honneur ni de honte :
Vivre aime mieux que mourir fin de compte,
Et loin de toi, certes, vivre ne puis.
Après toi donc irai, si tu me fuis.
Lors, dira-t-on, folle amour la surmonte ;
C'est grand' pitié !

QUI BLESSE PEUT GUÉRIR.

D'un seul regard, trop plus luisant qu'estelle (1),
Tu m'as navré d'une plaie cruelle ;
Ayant tel sort il faut que le blesseur
Lui-même soit de ce mal guérisseur,
Qui me semble être une loi bien nouvelle.

(1) Qu'étoile.

Tous médecins de terre universelle
N'y ont pouvoir ; ta grâce naturelle
Seule me peut alléger ma douleur
D'un seul regard.

La mort et toi avez puissance telle
De mettre fin à ma langueur mortelle :
S'il est ainsi, donne-moi ce bonheur
Que mort n'ait point devant toi cet honneur,
Puisque bouter tu l'y peux bien sans elle
D'un seul regard.

FORS QUE CELA, LE RESTE EST PEU DE CHOSE.

Fors que cela, de vous sans plus ne veux,
Car le regard de vous et vos beaux yeux
N'ont le pouvoir de savoir satisfaire
A ma douleur ; or, vous prie, veuillez faire
Quelque bon tour, dont il m'en soit de mieux.

Je ne dis pas que vos ris précieux
En doux attraits ne soient moult gracieux.
Mais tant y a rien ne me peut plaire
Fors que cela.

Quelque plaisant, folâtre ou glorieux
S'en repaîtrait ; mais moi, ainsi m'aid' dieux,
Je veux enfin, sans votre honneur méfaire,
Le jeu d'amour accomplir et parfaire ;
Car autre bien n'y ont les amoureux
Fors que cela.

TROP DE LOYAUTÉ EN AMOURS, C'EST LE PARTAGE DES SOTS

Pour le présent, pensant au fait d'amours,
Je suis troublé, car j'ai connu toujours
Que loyauté n'a point de récompense
Et que les fols obtiennent la dispense
D'avoir le fruit qui en vient tous les jours.

Cœur féminin se mue et prend son cours
Comme la lune étant à son décours.
Conclusion : c'est toute pestilence
Pour le présent.

A nuit aimé, demain être au rebours :
Si vous comptez, vous verrez aux frais lourds
Que le pourchas ne vaut pas la dépense ;
Car vous voyez qu'à l'heure que l'on pense
Etre en la ville, on n'est pas aux faubourgs
Pour le présent.

Octavien de SAINT-GELAIS
(1466-1502)

JE SERVIRAI...

Je servirai selon qu'on me paiera
Et me mettrai du tout à mon devoir :
Mais si ma dame refuse de me voir,
Incontinent la première m'aura.

Et puis en parle qui parler en saura !
Selon le bien que je pourrai avoir,
Je servirai.

Maudit soit-il qui autrement fera
Ni qui jamais aura autre vouloir ;
Car, quand de moi, à chacun fais savoir
Que tout ainsi que l'on me traitera
Je servirai.

POUR REVERDIR...

Pour reverdir, je l'ai plantée (?)
Ma dame : car plus ne suis sien.
Raison pourquoi ? Je n'en sais rien :
Plus ne serait des gens chantée.

Puis son cœur l'a exemptée
De n'avoir plus vouloir au mien :
Pour reverdir, je l'ai plantée.

Si je l'ai loyaument traitée,
Pas besoin n'est dire combien :
Mais, puisqu'elle s'est déportée
De moi, qui tant lui voulais bien,
Pour reverdir, je l'ai plantée.

(1) Quittée.

Mellin de SAINT-GELAIS
(1491-1558)

EN CAS D'AMOUR

En cas d'amour, c'est trop peu d'une dame,
Car si un homme aime une honnête femme
Et s'il ne peut à son aise la voir
Il fait très bien d'autre accointance avoir.

Quoi ! voudriez-vous qu'il ne parlât à âme ?
Et, s'il lui parle, il est sot s'il n'entame
Quelque propos de l'amoureuse flamme,
Car chacun est tenu de se pourvoir
En cas d'amour.

Vous pourriez dire: « On peut parler sans blâme
Mais non changer s'amie sans diffame,
Quand, son corps loin, l'esprit fait son devoir. »
Il est bien vrai: mais si faut-il savoir
Qu'ayant le corps on est plus sûr de l'âme
En cas d'amour.

André de LA VIGNE
(XVIe siècle)

FAIT-ELLE PAS BIEN ?...

Fait-elle pas bien
D'aimer qui lui donne ?
S'elle est belle et bonne,
Ce n'est pas pour rien.

Elle aime le mien,
Non pas ma personne.
Fait-elle pas bien ?

On n'a rien du sien
Qui ne lui guerdonne.
Elle s'abandonne
Quand on lui dit : « Tien (1) ! »
Fait-elle pas bien ?

---

(1) Tiens !

Victor BRODEAU
(14..-1540)

AU BON VIEUX TEMPS...

Au bon vieux temps que l'amour par bouquets
Se démenait et par joyeux caquets,
La femme était trop sotte ou trop peu fine ;
Le temps, depuis, qui tout fine et affine,
Lui a montré à faire ses acquêts.

Lors, les seigneurs étaient petits nacquets ;
D'aulx et d'oignons se faisaient les banquets,
Et n'était bruit de ruer en cuisine,
Au bon vieux temps.

Dames aux huis n'avaient clefs ni loquets ;
Leur garderobe était petits paquets
De canevas ou de grosse étamine ;
Or, diamants on laissait en leur mine
Et les couleurs porter aux perroquets,
Au bon vieux temps.

François Ier
(1494-1547)

MA FOI...

Ma foi toujours je te promets tenir,
Puisque tout tien m'as voulu retenir;
Tien je serai, quoiqu'on die (1) ou murmure;
Car je ferais à moi-mêmes (2) injure,
S'en (3) autre endroit me voulais maintenir.

On ne saurait me faire au point venir
De te laisser, pour nul bien advenir;
Je te supply, crois-m'en, puisque j'en jure
Ma foi.

Sur ce, te pry mettre en ton souvenir
Qu'il n'est en moi pouvoir contrevenir
A l'amitié qui entre nos cœurs dure :
Par quoi m'est grief dont le tien tant endure,
Puisque tu as, pour bien l'entretenir,
Ma foi.

EN ÉPROUVANT...

En éprouvant, le vrai l'on peut savoir;
Par s'éloigner, fermeté l'on peut voir;
Par le travail est l'aise bien connue;

---

(1) Dise.
(2) Même.
(3) Si, en.

L'adversité fait pensée pourvue
De prompt remède, pour au penser pourvoir.

En longue absence est désiré revoir;
La vraie amour fait toujours son devoir;
Car, au travail, on voit bien s'elle mue (1)
En éprouvant.

Que te dirai-je? Amie, le revoir
De ton écrit (2) me donne le pouvoir
Que de trop d'heur (3) ma vie est soutenue,
Dont n'aie peur, car l'amour m'est tenue
Pour mieux que vie; ainsi le pourras voir
En éprouvant.

LA VRAIE AMOUR...

La vraie amour toujours fait son devoir,
Car le plaisir de vous cuider revoir (4)
Était si grand que dire nullement
Il ne se peut; mais ton vrai sentiment
En jugera, sachant bien mon vouloir.

Mais, mieux vaudrait perdre le bien du voir (5)
Qu'il empêchât votre devoir, pour voir
Et vous servir de trop d'empêchement
La vraie amour.

Le commencer a eu si grand pouvoir
Qu'à t'obéir travail n'ai pu avoir;
Puisque l'effet t'en rend contentement,
Ne craignant rien que de faire autrement,
Est-ce raison pour bien mal recevoir
La vraie amour?

(1) Si elle change.
(2) La vue de ta lettre.
(3) De bonheur.
(4) De penser vous revoir.
(5) Perdre la vue.

EN MON MALHEUR...

En mon malheur, d'amour je me contente,
Mais non de toi, car ta nature lente
En mon endroit est rebelle au devoir
Du sentiment que tu devrais avoir
De l'égal feu que l'amour nous présente.

La cire fond au feu sans point d'attente;
La fange aussi, en chaleur véhémente,
Sèche devient; par moi je le puis voir
En mon malheur!

Las! fondu suis par chaleur qui augmente,
Et tu durcis, ingrate et peu aimante.
Moi, serviteur qui peux apercevoir
N'avoir nul bien que le faire savoir,
Pour t'obéir, la mort m'être plaisante,
En mon malheur!

EPITAPHE DE LA COMTESSE DE CHATEAUBRIANT

Ici dessous, ci gît en peu d'espace
De fermeté la montagne et la masse,
En amitié seul chef-d'œuvre parfait,
Qui rend chacun trouver un tel effet
Si vertueux que un chacun y passe.

Celle a souffert qu'en son vivant l'aimasse,
O quel record que le temps point n'efface!
L'âme est en haut, du beau corps c'en est fait
Ici dessous

Ha ! triste pierre, ains as-tu tant d'audace
De m'empêcher cette tant belle face,
En me rendant malheureux et défait ?
Car tant digne œuvre en rien n'avait méfait
Qu'on l'enfermât avec sa bonne grâce
Ici dessous.



L'HEUREUX MOMENT, *par Lavreince.*

Clément MAROT
(1495-1544)

DE SA GRAND'AMIE

Dedans Paris, ville jolie,
Un jour, passant mélancolie,
Je pris alliance nouvelle
A la plus gaie demoiselle
Qui soit d'ici en Italie.

D'honnêteté elle est saisie,
Et crois, selon ma fantaisie,
Qu'il n'en est guère de plus belle
Dedans Paris.

Je ne vous la nommerai mie,
Sinon que c'est ma grand' amie;
Car l'alliance se fit telle
Par un doux baiser que j'eus d'elle,
Sans penser aucune infamie
Dedans Paris.

AU BON VIEUX TEMPS

Au bon vieux temps, un train d'amour régnait
Qui, sans grand art et dons, se démenait;
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'était donner toute la terre ronde,
Car seulement au cœur on se prenait.

Et si, par cas, à jouir on venait,
Savez-vous bien comme on s'entretenait?
Vingt ans, trante ans: cela durait un monde,
Au bon vieux temps.

Or, est perdu ce qu'Amour ordonnait:
Rien que pleurs feints, rien que ruses on n'ait.
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde?
Il faut premier que l'amour on refonde
Et qu'on la mène ainsi qu'on la menait
Au bon vieux temps.

RONDEAU
DE LA JEUNE DAME QUI A VIEIL MARI

En languissant et en griève tristesse
Vit mon las cœur, jadis plein de liesse,
Puisque l'on m'a donné mari vieillard.
Hélas! pourquoi? Rien ne sais du vieil art
Qu'apprend Vénus, l'amoureuse déesse.

Par un désir de montrer ma prouesse
Souvent l'assaulx, mais il demande: « Où est-ce? »
Ou dort peut-être, et mon cœur veille à part
En languissant.

Puis, quand je veux lui montrer ma finesse,
Honte me dit: « Cesse, ma fille, cesse;
Garde t'en bien, à l'honneur prends égard! »
Lors, je réponds: « Honte, allez à l'écart,
Je ne veux pas perdre ainsi ma jeunesse
En languissant. »

Germain-Colin BUCHER

(XVIe SIÈCLE)

REGRET D'UNE BONNE ANGEVINE

En paradis Jésus-Christ prenne l'âme
De celle-ci, qui gît sous cette lame (1).
Gente de corps fut, et de beau visaige (2),
Tant qu'au penser le cœur triste à viz ai-je ;
Aussi a bien tel que si fort ne l'âme (3).

Saintes et saints ! envers Dieu vous réclame.
Que fassiez tant pour celle que je clame
Que de vos biens elle ait part et usaige (4)
En Paradis.

Vivante fut sans reproche et sans blâme,
Tant qu'après mort un chacun la proclame
Perle d'honneur, patron de femme saige (5).
O Gabriel ! qui portas le messaige (6)
Pour nous sauver, fais place à telle dame
En Paradis.

---

(1) Dalle.
(2) Visage.
(3) L'aime.
(4) Usage.
(5) Modèle de femme vertueuse.
(6) Le message. Allusion à l'Annonciation.

Eustorge de BEAULIEU
(XVIe siècle)

ARGENT FAIT BEAUCOUP

Argent fait beaucoup en amours,
Si fait jeunesse et bonne grâce :
Mais argent en bien peu de place
Y fait plus qu'un autre en cent jours.

Beau parler, gambades et tours
N'y valent, pour bien qu'on les fasse,
Argent.

Beauté, pour avoir beaux atours,
Entre souvent dedans la nasse (1) ;
Mais, dessus tout, Amours fait place
Et loge au plus haut de ses tours
Argent.

(1) Donne dans le piège.

Denis de SAINT-PAVIN
(1595-1670)

QUOI !...

Quoi ! me voyant le cœur blessé
Des traits que vos yeux m'ont lancé,
Philis, vous n'en faites que rire !
Quand pour vous un amant soupire,
N'est-il pas mieux récompensé?

Je me croyais, pauvre insensé,
Dans un poste plus avancé,
Et j'espérais... je n'ose dire
Quoi.

De vous quitter, j'ai balancé;
Mais, à dire vrai, j'ai pensé
Que mon mal en deviendrait pire :
Pour empêcher qu'on se retire,
Vous avez trop de je ne sai
Quoi.

Claude MALLEVILLE
(1597-1648)

A UNE DAME NOMMÉE MARGUERITE

D'une autre fleur on ne fait point de cas,
Et, sans mentir, la Rose est sans appas
Près cette belle et chaste Marguerite;
Au temps jadis, un si rare mérite
Aurait été le prix de cent combats.

Si le Soleil l'eût pu voir ici-bas
Lorsqu'il venait y prendre ses ébats,
Pour ses amours il n'eût point fait élite
D'une autre fleur.

Je veux l'aimer au delà du trépas,
Perdre pour elle et repos et repas,
Et l'adorer d'un zèle sans limite,
Et, si j'arrive au point que je médite,
En vérité, je ne la quitte pas
D'une autre fleur.

SANS PLUS...

Sans plus mon attente abuser
Et mes désirs tyranniser,
Il faut obliger ma constance,
Et, cessant votre résistance,
M'aimer et me favoriser.

Mon cœur qui se sent embraser
Et voit ses forces s'épuiser,
Meurt d'amour ou vit d'espérance
Sans plus.

Vous ne sauriez vous excuser
Et ma requête refuser,
Car je n'aspire ni ne pense
A la plus haute récompense,
Mais je vous demande un baiser
Sans plus.

PETIT AMOUR, INSPIRE-MOI...

Petit Amour, inspire-moi :
Je veux en l'honneur de ma foi
Peindre la beauté que j'adore.
Son teint frais fait honte à l'Aurore,
Et son bel œil nous fait la loi.

Sa main sait bien ravir à soi ;
Elle a le port digne d'un Roi,
Et le pied même, ou je l'ignore,
Petit.

Mais las ! Amour, je m'apperçoi
Que j'omets un je ne sais quoi ;
Fais-le moi voir, Dieu que j'implore :
Il est bien vrai que je le croi
Petit.

POUR UNE DAME DONT ON MÉDISAIT

On lui fait faire plus de traits
Que jadis Lise n'en a faits :
Le bruit court qu'elle est mercenaire,
Et va, tous les jours, d'ordinaire,
Pour se mettre en vente au Palais.

On dit qu'elle prend des poulets,
Se laisse baiser aux valets ;
Bref, tout le pis qu'on lui peut faire,
On lui fait.

Que la médisance a d'attraits !
Chacun s'y délecte et jamais
Ne la croit fausse ou téméraire ;
Cependant je sais le contraire :
Elle ne fait point cela, mais
On lui fait.

AU MOIS DE MAI...

Au mois de Mai, l'amoureuse Isabelle
Et le galant qui soupire pour elle
Sont nés tous deux, et de là seulement
Vient leur amour, vient leur contentement,
Et de leurs vœux la rencontre éternelle.

Jamais pigeon, en trémoussant de l'aile,
Ne baisa mieux sa compagne fidèle,
Ni ne sut mieux alléger son tourment
Au mois de Mai.

Ils sont épris d'une ardeur mutuelle,
Et si l'amour, en la saison nouvelle,
Dedans les cœurs prend quelque accroissement,
Ne doutons point que cet heureux amant
N'ait au plus tard la fleur de cette belle
Au mois de Mai.

EN BEAUX DRAPS BLANCS...

En beaux draps blancs je voudrais l'avoir vue
Ensevelie, immobile, étendue,
Et mise au fond d'un triste monument :
Bref, j'en voudrais, pour mon contentement,
Avoir déjà la mémoire perdue.

Elle a Philis contre moi trop émue,
Et d'une langue, et qui tranche et qui tue,
Elle me blâme et me met lâchement
En beaux draps blancs.

Quant à Philis, qui sans raison l'a crue,
J'en ai déjà la vengeance conçue :
Je la veux prendre au corps soudainement,
Mordre cent fois ses lèvres vivement,
Enfin, je veux la presser toute nue
En beaux draps blancs.

JE NE DIS PAS...

Je ne dis pas que, sans distinction,
Elle aimerait Galar ou Gassion
Et le chrétien avecque l'infidèle,
Et que le Scythe et le More, pour elle,
Seraient censés de même nation.

Mais, qu'elle n'ait quelque inclination
Et qu'un galant de réputation
N'en ait peut-être une faveur nouvelle,
Je ne dis pas.

Ce qui me porte à la présomption
Qu'elle n'est point sans une affection,
C'est qu'elle est jeune, elle est fine, elle est belle ;
Certes elle aime, et fait en sa ruelle
Ce que je pense et, par discrétion,
Je ne dis pas.

Vincent VOITURE
(1598-1648)

POUR VOS BEAUX YEUX

Pour vos beaux yeux qui me vont consumant,
L'amour n'a point de peine et de tourment,
De fer cuisant ni de cruel martyre
Que de bon cœur je ne voulusse élire
Et qu'on ne doive endurer doucement.

Tout l'univers n'a rien de si charmant,
Et, s'il était sous mon commandement,
Je quitterais volontiers son empire
Pour vos beaux yeux.

Toute la cour vous sert également,
Mais, quant à moi, si je vais vous aimant,
Ne croyez pas par là que je désire
Cette faveur où tout le monde aspire :
Car je vous aime, et vous sers seulement
Pour vos beaux yeux.

L'AMOUR...

L'amour qui de tous sens me prive
Fit ma raison votre captive;
Quand un soupçon, pris par malheur,
Me combla l'esprit de douleur
Et d'une tristesse excessive.

Une humeur jalouse et craintive
Se voit dans votre âme plaintive
Et pensa chasser de mon cœur
L'Amour.

Mais, si jamais cela m'arrive,
Je consens que l'on me poursuive
Par toute sorte de rigueur.
Je ne veux plus vivre en langueur.
Meure la jalousie et vive
L'Amour !

PENSER...

Penser que, pour ne vous déplaire,
Je me veuille jamais distraire
D'un dessein où j'ai tant de droit :
C'est être injuste en mon endroit
Et, de plus, un peu téméraire.

Philis depuis deux ans m'éclaire;
Elle est mon ange tutélaire;
Je l'aime plus qu'on ne sauroit
Penser.

Je vous demande, en cette affaire,
Pardon de vous être contraire.
— Un autre s'en contenteroit;
Cependant, vous faites le froid.
— Ma foi, c'est trop : allez vous faire
Panser.

OU VOUS SAVEZ...

Ou vous savez tromper bien finement,
Ou vous m'aimez assez fidèlement :
Lequel des deux, je ne le saurais dire;
Mais cependant je pleure et je soupire
Et ne reçois aucun soulagement.

Pour votre amour j'ai quitté franchement
Ce que j'avais acquis bien sûrement :
Car on m'aimait et j'avais quelque empire
Où vous savez.

Je n'attends pas tout le contentement
Qu'on peut donner aux peines d'un amant
Et qui pourrait me tirer de martyre :
A si grand bien mon courage n'aspire;
Mais laissez-moi vous toucher seulement
Où vous savez.

MON AME, ADIEU !...

Mon âme, adieu ! Quoique le cœur m'en fende,
Et que l'amour de partir me défende,
Ce traître honneur veut pour me martyrer
Par un départ nos deux cœurs déchirer
Et de laisser ton bel œil me commande.

Je ne veux pas qu'en larmes tu t'épande,
Et sans qu'en rien ton amour appréhende,
Dis-moi gaîment, sans plaindre et soupirer :
Mon âme, adieu !

Car je te laisse et je te recommande
De mon esprit la partie la plus grande,
Sans plus vouloir jamais la retirer;
Car rien que toi je ne puis désirer,
Et veux t'aimer jusqu'à ce que je rende
Mon âme à Dieu.

TROIS JOURS ENTIERS

Trois jours entiers et trois entières nuits
Bien lentement se sont passés depuis

Que j'ai perdu la clarté souveraine
De deux soleils : les beaux yeux de ma reinc
Par qui les miens souloient (1) être conduits.

Sans leur objet (2) je pleure et je ne puis
Trouver remède au tourment où je suis,
Et chaque instant me dure, en cette peine,
Trois jours entiers.

Triste et rêveur, du penser (3) je la suis,
Pour la chercher moi-même je me fuis,
Et, si le sort bientôt ne me ramène
Les doux appas de ma belle inhumaine,
Je ne saurais plus vivre en ces ennuis
Trois jours entiers.

DEDANS CES PRÉS...

Dedans ces prés herbus et spacieux,
Où mille fleurs semblent sourire aux cieux,
Je viens, blessé d'une atteinte mortelle,
Pour soulager le mal qui me martelle
Et divertir mon esprit par mes yeux.

Mais contre moi mon cœur séditieux
Me donne plus de penser soucieux
Que l'on ne voit de brins d'herbe nouvelle
Dedans ces prés.

De ces tapis le pourpre précieux,
De ces ruisseaux le bruit délicieux,
De ces vallons la grâce naturelle,
Blesse mes sens, me gêne et me bourrelle,
Ne voyant pas ce que j'aime le mieux
Dedans ces prés.

(1) Aimaient à...
(2) Sans leur vue.
(3) Par la pensée.

POUR VOUS SERVIR...

Pour vous servir, j'ai pu me dégager
D'un autre amour et désirer changer
Un logement qui pourrait me suffire;
Et, sans prévoir si mon sort serait pire,
Je n'ai point eu regret de déloger.

En quatre jours j'ai su déménager,
Dessous vos lois j'ai voulu me ranger,
Et quitterais derechef un empire
Pour vous servir.

Mais, si cela ne vous peut obliger,
Je changerai sans beaucoup m'affliger :
Car j'ai le cœur tout fait comme de cire,
Doux et traitable, et, s'il faut vous le dire,
Je suis volage, inconstant et léger,
Pour vous servir.

UN BUVEUR D'EAU

Un buveur d'eau, pour aux dames complaire,
Suivant l'amour dont le seul feu l'éclaire,
Se voit toujours sobre, courtois et doux,
Et ne sauriez sitôt boire dix coups
Qu'encor plus tôt il ne le puisse faire.

Vénus, d'Amour la gracieuse mère,
Naquit de l'eau sur les bords de Cythère :
Aussi son fils favorise sur tous
Un buveur d'eau.

Il entend mieux ses lois et son mystère,
Il sait jouir, et, discret, sait se taire,
A le sein ferme et fermes les genoux,
Et trente-six ivrognes comme vous
Ne valent pas, en l'amoureuse affaire,
Un buveur d'eau.

EN CAS D'AMOUR

En cas d'amour, il ne faut jamais être
Faible ni lent ; mais faut toujours paraître
Prompt, vigoureux, soumis entièrement,
Pleurer, gémir, servir fidèlement,
Donner beaucoup et de peu se repaître.

Quant est de moi, si je me sais connaître,
N'étant avare, audacieux ni traître,
Je devrais bien réussir aisément
En cas d'amour.

J'ai quelque esprit et l'on me tient grand maître
En ces poulets que les amants font naître ;
Je fais des vers assez passablement
Et quelquefois je parle galamment ;
Mais, après tout, je suis un pauvre prêtre
En cas d'amour.

SI HAUT...

Si haut je veux louer Sylvie
Que toute autre en meure d'envie :
Sa personne est pleine d'appas,
Les amours naissent sur ses pas
Et c'est par eux qu'elle est servie.

De cent vertus elle est suivie,
Son cœur tient mon âme ravie,
Et les conquérants ne l'ont pas
Si haut.

Quoique mon amour m'y convie,
Ma langue au secret asservie
N'ose parler d'un certain cas ;
Je dirai seulement tout bas
Que je n'en vis un de ma vie
Si haut.



LA DOUCE IMPRESSION DE L'HARMONIE, *d'après Boilly.*

JE NE SAURAIS...

Je ne saurais faire cas d'un amant
Qu'autre que moi gouverne absolument,
Car chacun sait que j'aime trop l'empire.
Ce n'est ainsi qu'il me fallait écrire,
Vous n'y savez que le haut allemand.

Je veux qu'on soit à moi parfaitement ;
Et quand je fais quelque commandement,
Je n'entends pas que l'on me vienne dire :
« Je ne saurais. »

Je vous rendrai le même compliment,
Et, quelque jour, quand voudrez longuement
Veiller ici, je vous dirai sans rire :
« Ma mère entend que chacun se retire.
Ne pensez pas m'arrêter un moment :
Je ne saurais. »

SAINT-CHARTRES
(15..-1638)

UN BEAU GARÇON...

Un beau garçon vigoureux et dispos
Pour votre amour a perdu le repos ;
Aussi, voyant qu'il tâche de vous plaire,
A ses désirs vous n'êtes point contraire,
Et pour lui seul vous nous tournez le dos.

Vous le rongez cependant jusqu'aux os,
Par complaisance il dépense un peu gros,
S'il continue il se va bientôt faire
Un beau garçon.

Votre mari vous a donné campos,
Il est aux champs. Et si votre huis n'est clos,
Rien ne s'oppose à l'amoureux mystère ;
Mais consultez un bon apotiquaire
De peur de faire assez mal à propos
Un beau garçon.

Charles de DALIBRAY
(1600-1653)

QUE DE MAUX

Que de maux l'amour nous prépare
A la suite d'une barbare
De qui l'on vante la beauté !
Rien ne fléchit sa cruauté :
Belle et bonne est chose trop rare.

Dussé-je passer pour bizarre,
Il faut que la raison m'en pare;
On a moins de félicité
Que de maux.

L'esprit tout éperdu s'égare,
Du cœur le désespoir s'empare,
On est sans cesse tourmenté
Auprès de l'objet souhaité,
Et s'il advient qu'on se sépare,
Que de maux !

S'IL ADVIENT...

S'il advient qu'au mal qui me presse
Je cherche quelque allégement,
Vous vous plaignez à tout moment
Que je vous tourmente sans cesse;
Mais aimez un peu seulement,
Et vous appellerez caresse
Ce que vous appelez tourment.

Voyant cette main larronnesse
Et cet œil si doux et charmant,
De s'y joindre amoureusement
Qui ne s'efforcerait sans cesse?
Aimez donc un peu seulement !

Si vous aviez quelque tendresse
Pour les douleurs de votre amant,
Vous plaindriez-vous à tout moment
Que je vous tourmente sans cesse?
Aimez donc un peu seulement!

MA BRUNE...

Que je hais l'esprit de Philin
De qui le langage malin
M'arrache de ma brune!
C'est détourner l'eau du moulin
Pour arroser une commune.

— Toinon est plus blanche que lin;
Margot, dit-il, a l'œil bénin
Plus que n'a pas ta brune.
— Margot, ce m'a dit Jacquelin,
Ailleurs qu'aux yeux a du venin,
Ce que n'a pas ma brune.

AUX CHAMPS

Aux champs, à ce gai renouveau,
Je vous semonds par ce rondeau
De faire avecques nous carrousse;
On y flaire une haleine douce
Qui réconforte le cerveau.

On y voit fleurir le rameau,
La feuille remonte à l'ormeau,
Enfin pour mieux dire, tout pousse
Aux champs.

La bergère et le pastoureau
Considèrent comme l'oiseau
D'une aile amoureuse trémousse,
Tous deux couchés dessus la mousse;
Mais mon esprit va bien et beau
Aux champs.

Robert MIRON
(?-1641)

COMME DEVANT...

Comme devant les images des Dieux,
A deux genoux j'adore vos beaux yeux
Et de mon cœur je leur fais un hommage,
Et toutefois je vois votre courage
Toujours plus dur et plus capricieux.

Quoi ! vos regards sont-ils si précieux
Et tant de soins rendus en tant de lieux
Seront-ils vus avec un froid visage
Comme devant?

Vous me traitez d'un air bien sérieux;
Ah ! je vois bien que, pour vous plaire mieux,
De mes soupirs il faut quitter l'usage;
Consolez-vous, je vais devenir sage :
Vous me verrez bientôt libre et joyeux
Comme devant.

Pierre CORNEILLE
(1606-1684)

JE PENSE...

Je pense, à vous voir tant d'attraits,
Qu'Amour vous a formée exprès
Pour faire que sa fête on chôme :
Car vous en avez une somme
Bien dangereuse à voir de près.

Vous êtes belle plus que très,
Et vous avez le teint si frais
Qu'il n'est rien d'égal (au moins, comme
Je pense) à vous.

Vos yeux, par des ressorts secrets,
Tiennent mille cœurs dans vos rets;
Qui s'en défend est habile homme :
Pour moi qu'un si beau feu consomme,
Nuit et jour, percé de vos traits,
Je pense à vous.

Hippolyte de La MESNARDIÈRE
(1610-1663)

SUR L'ENLÈVEMENT DE Mlle DE B.

Il a bien fait, s'il faut que l'on m'en croie,
Ce beau Paris, plus bel que cil (1) de Troye
(Quoique parents mènent murmure et bruit),
De prendre au corps et de mettre en réduit
Fleur de beauté, son soulas et sa joie.

Jà n'est besoin que la belle larmoie ;
Pour la payer il a bonne monnoie ;
Grand a le cœur, et tout ce qui s'ensuit.
Il a bien fait.

Or, aille donc, puisqu'amour le convoie (2) ;
S'il peut gésir avec si belle proie,
De ses travaux sans douceur n'est le fruit,
Dira tout bas, sans qu'elle s'en émoie (3) :
Il a bien fait.

(1) Celui.
(2) L'accompagne.
(3) Emeuve.

L'Abbé Charles COTIN

(1604-1682)

POUR TE LOUER

Pour te louer sur un mode hautain,
Je voudrais bien te faire un Roquantin (1)
Une Elégie, un Sonnet ou une Ode,
Où il y eût strophe, antistrophe, épode ;
Mais, tout cela, ce n'est pas grand festin.

Je ne saurais, quand je serais lutin,
Tant seulement décrire ton tetin,
Car il faudrait la veine d'Hésiode
Pour te louer.

Je chanterai pourtant soir et matin
Que ton gent corps est plus grand qu'un patin
Comme on les fait maintenant à la mode.
Quand je serais même aussi vieux qu'Hérode,
J'employerais mon grec et mon latin
Pour te louer.

---

(1) Sorte de vieille chanson.

Martin de PINCHESNE
(1616-1703)

SI DOUX...

Si doux est l'objet (1) de Sylvie
Qu'elle a ma liberté ravie;
Je soupire après ses appas;
Elle sera jusqu'au trépas
Par moi fidèlement servie.

Son visage, digne d'envie,
Sous elle a mon âme asservie,
Et l'amour même ne l'a pas
Si doux.

Au baiser sa bouche convie,
Et quand je l'en ai poursuivie
En un lieu secret, et tout bas
Je puis assurer qu'en ce cas
Je n'obtins baiser de ma vie
Si doux.

PAR LA MAJESTÉ...

Par la majesté qui surpasse
L'éclat de toute chose basse
Dont Iris me sut embraser,
Je la presse de me baiser,
Et ne souffrir que je trépasse.

(1) L'aspect.

En ce danger qui me menace,
Elle rit de fort bonne grâce,
Et se pense bien excuser
Par là.

Mais au dessein que je lui brasse,
Quoi qu'elle die ou qu'elle fasse
Pour se feindre ou pour m'abuser,
Avant que vouloir l'épouser,
C'est le moins qu'il faut qu'elle passe
Par là.

POUR MOI, JE LE DIS...

Pour moi, je le dis devant tous,
Dussiez-vous en être en courroux,
Votre Nymphe est celle que j'aime
Et qu'un amoureux stratagème,
Me rend son empire si doux.

Je veux vivre et mourir dessous,
Quoique son cœur, comme pour vous,
Ne soit touché d'Amour extrême
Pour moi.

Reposez donc à ses genoux,
Sans crainte que j'en sois jaloux
Tout seul de ce bonheur suprême ;
Mais baisant six coups pour vous-même,
Baisez-la pour le moins deux coups
Pour moi.

Jean de La FONTAINE
(1621-1695)

RONDEAU REDOUBLÉ

Qu'un vain scrupule à ma flamme s'oppose,
Je ne le puis souffrir aucunement,
Bien que chacun en murmure et nous glose;
Et c'est assez pour perdre votre amant.

Si j'avais bruit (1) de mauvais garnement,
Vous me pourriez bannir à juste cause;
Ne l'ayant point, c'est sans nul fondement
Qu'un vain scrupule à ma flamme s'oppose.

Que vous m'aimiez, c'est pour moi lettre close;
Voire, on dirait que quelque changement
A m'alléguer ces raisons vous dispose :
Je ne le puis souffrir aucunement.

Bien moins pourrais vous cacher mon tourment,
N'ayant pas mis au contrat cette clause;
Toujours ferai l'amour ouvertement,
Bien que chacun en murmure et nous glose.

Ainsi s'aimer est plus doux qu'eau de rose :
Souffrez-le donc, Phyllis, car autrement
Loin de vos yeux je vais faire une pose;
Et c'est assez pour perdre votre amant.

Pourriez-vous voir ce triste éloignement?
De vos faveurs doublez plutôt la dose.
Amour ne veut tant de raisonnement :
Ce point d'honneur, ma foi, n'est autre chose
Qu'un vain scrupule.

---

(1) Réputation.

Georges de SCUDÉRY
(1601-1667)

LONGTEMPS Y A...

Longtemps y a, ma gente Colombelle,
Que suis féru de la flamme gemelle (1)
De tes beaux yeux, sans espoir de soulas (2),
Et j'ai poussé maints cris et maints, hélas !
Non entendus de toi, Nymphe rebelle.

Sois pour ton serf ou plus douce ou moins belle
Et ne rends pas ta rigueur perennelle (3),
Car le mien cœur n'en est jà que trop las,
Longtemps y a.

Pourquoi veux-tu, ma farouche Isabelle,
Enfin m'occire et par ta course isnelle
Te dérober de moi qui suis tes pas?
Je cherche un bien qui ne t'appauvrit pas,
Et tu voudrais l'avoir perdu, cruelle,
Longtemps y a.

---

(1) Jumelle.
(2) Soulagement.
(3) Eternelle.

GALANTERIE D'UN BERGER...

Un peu plus bas que le mont de Suresne
Une bergère écoutait son Philène,
Qui, loin du monde et du bruit de la Cour,
Allait disant aux rochers d'alentour
Que sa maîtresse était une inhumaine.

Elle, à ces mots, de la rive prochaine,
Pour l'arrêter court à perte d'haleine,
Veut qu'il se taise, ou qu'il parle en ce jour
Un peu plus bas.

— Sois dans mon cœur, lui cria Dalimène.
— Non, non, dit-il, je n'ai point l'âme vaine;
Pour un tel bien, je devrais du retour;
Il me suffit qu'on souffre mon amour
Et qu'on me place, en me tirant de peine,
Un peu plus bas.

Antoinette DESHOULIÈRES
(1638-1694)

ENTRE DEUX DRAPS

Entre deux draps de toile belle et bonne,
Que très souvent on rechange, on savonne,
La jeune Iris, au cœur sincère et haut,
Aux yeux brillants, à l'esprit sans défaut,
Jusqu'à midi volontiers se mitonne.

Je ne combats de goûts contre personne,
Mais franchement sa paresse m'étonne ;
C'est demeurer seule plus qu'il ne faut
Entre deux draps.

Quand à rêver ainsi l'on s'abandonne,
Le traître amour rarement le pardonne :
A soupirer on s'exerce bientôt :
Et la vertu soutient un grand assaut,
Quand une fille avec son cœur raisonne
Entre deux draps.

GONTARD

(XVIIe SIÈCLE)

JE NE SAIS QUOI...

Je ne sais quoi vous rend si fort aimable
Que vous forcez l'âme plus indomptable
A recevoir la loi de vos beaux yeux :
Aussi sont-ils mes Astres et mes Dieux,
Mais ils n'ont rien pour moi de favorable.

Si vous étiez un peu plus raisonnable
Je vous prierais par ce couple adorable
De laisser voir à mon œil curieux
Je ne sais quoi.

Ha ! que l'aspect d'un lieu si délectable
Consolerait l'ardeur d'un misérable !
Ma foi, mes sens en sont tout envieux.
Mais brisons là ce discours gracieux,
Je sens déjà devenir intraitable
Je ne sais quoi.



LES DÉSIRS RÉCIPROQUES, *par Marillier.*

ANONYMES

(XVIIe SIÈCLE)

AMENEZ-LA MOI...

Amenez-la moi, la brunette
Si miste (1), gentille et doucette,
Et de tant aimables façons,
Qu'il n'est cœur armé de glaçons
Qu'à feu soudain elle ne mette.

D'une chose je la regrette:
Qu'on dit qu'encore la pauvrette
N'a fait la folie aux garçons;
Amenez-la moi.

Je sens ma maîtresse aiguillette
Aller en pièces toute nette,
Oyant sa voix et ses doux sons;
Mais entre haies et buissons,
Je la voudrais tenir seulette:
Amenez-la moi.

POUR VOUS JOUER...

Pour vous jouer, Philis, je fais des vers,
Où travaillant à tort et à travers,
Je vous compare au lys et à la rose,
A cette fleur nouvellement éclose
De qui l'odeur parfume l'Univers.

Ne m'est-ce pas un étrange revers
Que vous croyiez que je sois si pervers,
Que sur vos mœurs imprudemment je glose
Pour vous jouer?

---

(1) Aimable, gaie.

Moi, qui voyant vos passetemps divers,
Que par bonheur j'ai toujours découverts,
Dis, seulement, soit en vers. soit en prose,
Que par plaisir vous faites toute chose,
Et que souvent vous êtes à l'envers,
Pour vous jouer.

PHILIS LE FAIT...

Philis le fait si finement
A la barbe de son amant
Qu'il n'en fait plus nulle poursuite,
S'imaginant qu'elle est réduite
A vivre très honnêtement.

C'est l'entendre parfaitement
Que de tromper si nettement,
Et cependant, par sa conduite,
Philis le fait.

Car je sais bien certainement,
Moi qui lui sers de truchement
Et qui vois toute chose ensuite,
Qu'elle est au jeu tellement duite
Que tout ce qu'on fait en aimant,
Philis le fait.

DESSUS LE LIT...

Dessus le lit, en fort bonne posture,
Vous m'attendez, aimable créature;
En cet état pour vous faire chercher,
Vous vous pensiez bien finement cacher
Pour puis après me faire quelque injure.

Vous vous trompiez en votre conjecture;
Vous aviez fait des desseins en peinture,
Dessus le lit.

Quoique fussiez dessous la couverture,
Ni plus ni moins qu'un corps en sépulture,
Sans remuer, ni tousser, ni cracher,
Ma foi, pourtant je n'osai vous toucher,
Car vous m'eussiez bien donné tablature
Dcssus le lit.

UN PEU PLUS BAS...

Un peu plus bas que je n'ose prétendre,
Je voudrais bien que ma main pût s'étendre
Et qu'elle fît tout ce que je voudrois;
Assurez-vous qu'aussitôt je ferois
Tout ce qui m'est défendu d'entreprendre.

Tout beau! Quelqu'un qui tâche à nous surprendre
Prête l'oreille afin de nous entendre;
On nous écoute, abaissons notre voix
Un peu plus bas.

Faites un peu mine de vous défendre,
Feignez d'avoir de la peine à vous rendre,
Et m'accordez, Caliste, toutefois,
De vous baiser la gorge mille fois,
Puis permettez à ma main de descendre
Un peu plus bas.

A L'IMPOURVU...

A l'impourvu (1) je recontrai Jacquette
Qui s'efforçait de faire la discrète
Devant les yeux de son mari jaloux;
Mais dès qu'il fut parti d'auprès de nous,
Comme devant elle parut coquette.

(1) A l'imprévu.

Et, me tirant un peu par la manchette,
Me dit : « Mon cœur, je t'aime par-sus tous »,
Et, sans rougir, me pria d'amourette,
A l'impourvu.

Je fus surpris d'un langage si doux,
Et lui mettant la main sur les genoux,
En me baissant, je confesserai la dette :
— « Belle, lui dis-je, ailleurs pourvoyez-vous,
Vous me prenez, pour faire la chosette,
A l'impourvu. »

QUE CETTE NUIT...

Que cette nuit je puisse librement
Vous raconter l'excès de mon tourment.
Durant le jour le monde nous épie ;
Le moindre obstacle empêche mon envie,
Et je ne puis vous parler un moment.

A peu de frais, obligez un amant ;
Si je reçois un tel soulagement,
Je prise moins tous les jours de ma vie
Que cette nuit.

Auprès de moi ne craignez nullement ;
Vous n'aurez mal, vous serez sûrement.
Je sais à quoi le respect me convie ;
Mais venez seule et sans être suivie,
Et n'accordez à mes vœux seulement
Que cette nuit.

SUR SON HONNEUR...

Sur son honneur Angélique me jure
De soulager le tourment que j'endure,
Si je lui veux protester hautement
De la servir et l'aimer constamment
Tant que je sois dedans la sépulture.

Mais, autrefois ayant été parjure,
Et n'ayant plus qu'un honneur en peinture,
Pourrais-je bien m'arrêter sûrement
Sur son honneur ?

Je veux pourtant tenter cette aventure,
Car en feignant que ma constance dure,
Je puis aimer jusques au monument ;
Et, qu'il soit faux ou vrai finalement,
Je ne puis être en mauvaise posture
Sur son honneur.

SUR VOTRE HONNEUR...

Sur votre honneur fondant une fadaise,
Vous me payez d'un: « Qu'il ne vous déplaise »,
Lorsque de vous je cuide m'approcher,
Et pour les maux que vous puis reprocher,
Vous n'en jasez d'un brin moins à votre aise.

Vous me prêchez qu'il faut que je me taise,
Et pour prouver que ma vie est mauvaise,
Vous en jurez, sans crainte de pécher,
Sur votre honneur.

Mais, me dût-on ardre dessus la braise,
Vous sentirez de quelle ardeur je b...
Peu me chaudra le geindre et le fâcher ;
Et, de ce pas, je vous vais dépêcher,
Bien que teniez vos deux mains, en niaise,
Sur votre honneur.

VOUS AVEZ BEAU...

Vous avez beau contrefaire la sage,
Chacun vous croit modeste comme un Page,
Et vaut autant, puisqu'on en juge ainsi,
Que vous passiez votre temps sans souci,
Et sans jouer ce mauvais personnage.

Bien que chacun vous voie un beau visage,
Si vous n'aimez ce qu'on aime à votre âge,
Qui nous dira si tout le reste aussi
Vous avez beau?

A dire vrai, honte vous fait dommage,
Il faut enfin montrer votre courage.
Ne dites point mais cela, mais ceci;
Que craignez-vous? Nous sommes seuls ici,
Et le coucou s'en va hors de sa cage...
Vous avez beau.

VOUS EN TENEZ...

Vous en tenez l'affaire mal-aisée,
Me direz-vous, et vous croyez lésée
Quand je vous veux mener dedans un coin
Pour essayer de vous mener plus loin:
Mais tout cela n'est que billevesée.

Feu votre mère était ainsi rusée,
Et toute nuit dévidait la fusée;
Vous êtes bien marquée à même coin:
Vous en tenez.

Mais d'un mari vous seriez accusée,
Et si de lui n'étiez autorisée,
Vous ne voudriez remuer pied ni poing.
Allons, allons, vous êtes trop en soin,
Je vous y tiens, sur ma foi, l'épousée,
Vous en tenez.

MA FOI, C'EST FAIT...

Ma foi, c'est fait en peu fine femelle,
Passé quinze ans, vouloir être pucelle,
Et refuser, avec un sot dédain,
Ce que prendrez un jour à baise-main,
Quand l'âge aura mûri votre cervelle.

En ce faisant vous êtes criminelle,
Car vous m'aviez promis, Mademoiselle,
Et m'aviez dit en me serrant la main:
« Ma foi, c'est fait. »

Ce n'est honneur à vous d'être infidèle;
Mais vous seriez, dites-vous, moins cruelle
Si vous croyiez m'épouser pour certain.
Ne tient-il donc qu'à vous faire un beau-seing
Et vous donner en forme solennelle
Ma foi? C'est fait.

PLUS JE VOUDRAIS...

Plus je voudrais m'obstiner à vous plaire,
Plus je serais estimé téméraire,
Et le plus court est, sans faire aucun bruit,
Vous dire enfin bon soir et bonne nuit;
Si ne le fais je suis un pauvre haire.

Bien que d'honneur soyez un formulaire,
Vous jugez bien de quoi j'aurais affaire,
Ce qui m'est propre, et que pour mon déduit
Plus je voudrais.

Vous me montrez le bras; mais à quoi faire?
Vous en feriez pour votre apotiquaire.
Pour moi qui suis goulu plus que dix-huit,
Et qui, sans feinte, ai toujours du pain cuit,
Je ne me soule à si petit salaire :
Plus je voudrais.

FAIRE LA FROIDE EN APPARENCE...

Faire la froide en apparence
Après m'avoir donné licence
De toucher même vos genoux,
Refuser un plaisir si doux
A ma longue persévérance!

Mon cher cœur, ma seule espérance,
Quittez là cette indifférence;
Pour me contenter laissez-vous
Faire.

Ah! quelle injuste résistance!
Gardez d'en faire pénitence:
L'amour se doit mettre en courroux,
Puisqu'au lieu d'en souffrir les coups,
Vous m'empêchez, quand je le pense
Faire.

VOUS L'AVEZ FAIT...

Vous l'avez fait languir plus de neuf mois
Mon pauvre cœur sous vos injustes lois.
Je n'en puis plus! Voulez-vous pas, mauvaise,
D'une faveur alentir cette braise,
Qui me consume et réduit aux abois?

Tirer de moi jusqu'au dernier tournois,
Prendre à deux mains sans scrupule et sans choix,
Me demander — et, qu'il ne vous déplaise —
Vous l'avez fait.

Et cependant votre esprit peu courtois
Me laisse encor dans l'état ou j'étois,
Quoiqu'en ce point je vous trouve niaise;
Car aussi bien croit-on que je vous b...
Et si l'on dit qu'avec moi, maintes fois,
Vous l'avez fait.

JE SONGEAIS...

Je songeais cette nuit que, nu entre deux draps,
Je goûtais les plaisirs qu'on goûte entre vos bras.
Votre humeur me semblait amoureuse, enjouée,
Et ne connus jamais de nouvelle épousée
Qui se prît mieux que vous à semblables ébats.

Et moi qui ne fus onc à de si bons repas,
Je mangeais volontiers, faisant honneur aux plats,
Et comment je devais dévider ma fusée
Je songeais.

Combien de jeux divins, de transports, de trépas,
Quelle confusion de charmes et d'appas
Ont servi d'appareil à mon âme blessée !
Mais je lis dans vos yeux qu'en êtes courroucée :
N'en changez point de teint, et n'en rougissez pas !
Je songeais.

C'EST VOTRE FAIT...

C'est votre fait que la blonde Isabelle
Elle est gaillarde, elle est jeune, elle est belle,
Et si l'on peut au mouvement des yeux
Juger celui qu'Amour aime le mieux,
Je n'en vois point qui l'entende mieux qu'elle

Ainsi que vous elle fait la fidèle,
Ainsi que vous elle aime en mille lieux,
Et s'il est vrai qu'elle ne soit cruelle,
C'est votre fait.

Ce que j'en crains, est que la demosielle,
Venant à vous, un fils à la mamelle,
Vous dise un jour en jurant ses grands Dieux :
« Autre que vous ne me vit sous les cieux ;
Prenez l'enfant, ou nous aurons querelle :
C'est votre fait. »

VOUS EN VENEZ...

Vous en venez de bailler une bonne.
Qui la croira le bon Dieu lui pardonne !
Mais mon esprit désormais éclairci
Ne voit que trop la peine et le souci
Que vous prenez pour certaine personne.

Allez le voir si l'amour vous l'ordonne,
Et qu'avec vous du bon temps il se donne ;
Mais pour le moins dites franchement si
Vous en venez.

Quoi ! mon discours, ce semble, vous étonne ;
Vous rougissez. Ah ! petite friponne,
Cet œil battu, ce teint tout obscurci,
Et ces cheveux désordonnés ainsi
Assurent trop tout ce que j'en soupçonne :
Vous en venez.

SUR LE JEU DU TROU-MADAME

Le trou-madame est en tout temps
Le jeu des plus honnêtes gens ;
Il est si plaisant, je vous jure,
Qu'il n'est personne en la nature
Qui n'y joue en ses jeunes ans.

N'ayez plus l'esprit en suspens :
Vous voyez bien pourquoi j'attends
Que vous me prêtiez pour une heure
Le trou-madame.

Vous rougissez ; je vous entends ;
Mais moquez-vous des médisants :
Vous aimerez, je vous asseure (2),
Ce passe-temps outre mesure
Si vous me laissez mettre dans
Le trou-madame.

TATER LE POULS

Tâter le pouls à dame Claire,
Pour t'acquérir son ministère,
Est un fait assez important ;
Mais je n'estime pas pourtant
Que ce soit le plus salutaire.

(1) Assure.

Il faut aller droit en affaire,
Car en cas d'amoureux mystère,
Souvent on gâte tout de tant
Tâter.

Et puis, c'est une chose claire,
Que cette dame nécessaire
Vend bien sa peine à qui prétend ;
Change donc de penser, d'autant
Qu'elle pourrait au long t'en faire
Tâter.

VOTRE DEVANT...

Votre devant couvert de passement
De soie et d'or nous montre clairement
Que vous aimez et la pompe et la gloire ;
Il est, ma foi, plus beau que n'est la foire.
Le fond est blanc, bordé mignardement

De filets noirs, épars confusément
Parmi des nœuds d'un incarnat charmant.
Voilà comme est, si j'ai bonne mémoire,
Votre devant.

J'aimerais mieux le toucher seulement
Que d'avoir place aux feux du firmament.
Je vous le dis sans vous le faire accroire :
Je penserais gagner une victoire
Si je pouvais posséder un moment
Votre devant.

JAMAIS COCU...

Jamais cocu ne fut si doux,
Dorimène, qu'est votre époux ;
Sans mentir c'est la bonté même,
Et quoiqu'il ait la couleur blême,
Ce n'est pas pour être jaloux.

Le bonhomme pare les coups
Si quelqu'un veut parler de vous,
Et ne se croit, tant il vous aime,
Jamais cocu.

Vraiment, il nous oblige tous
De n'avoir nul soupçon de nous,
Et sa confiance est extrême,
Sachant, comme il sait bien lui-même,
Que n'aimerez pour vos ragoûts
Jamais cocu...

VOUS RENDEZ...

Vous rendez votre humeur farouche
Quand nos mains vont à l'escarmouche
Et cherchent en vous leurs ébats,
Et, feignant de ne vouloir pas,
Vous faites la sainte Nytouche.

Mais, après la première touche,
Vous défendant moins qu'une souche,
Les armes, sans plus de combats,
Vous rendez.

Vous permettez que je vous couche,
Et que du miel de votre bouche
Je goûte les plus doux appas ;
Vous souffrez que j'aille plus bas,
Et sitôt que je vous y touche,
Vous rendez.

D'AMOUR AVEUGLEMENT ÉPRIS

D'amour aveuglément épris
Pour les yeux de la belle Iris,
Je ne sais plus si je respire,
Tant de beautés avec empire
Dominent dessus mes esprits.

J'en ai tous les sens entrepris,
Et ne suis payé que de ris,
Tandis que je pleure et soupire
D'amour.

De mes feux tenus à mépris
Le baiser est l'unique prix ;
C'est la seule grâce où j'aspire.
Le courroux, la force m'inspire,
Mais j'aimerais mieux l'avoir pris
D'amour.

N'EN PARLONS PLUS...

N'en parlons plus. Je connais clairement
Que la beauté qui cause mon tourment
Ne songe rien moins qu'à me satisfaire ;
Ce que je fais à dessein de lui plaire
Semble choquer son cruel châtiment.

Quand je lui dis : « J'endure infiniment ;
Voyez mon mal, soulagez mon tourment »,
Elle répond avec un ton sévère :
« N'en parlons plus ! »

Qu'elle permette une fois seulement,
Qu'en lieu secret je puisse librement
L'endoctriner en l'amoureux mystère,
Sans lui parler, je le saurai bien faire,
Et par après, je lui dirai gaiement :
« N'en parlons plus ! »

BELLE PHILIS...

Belle Philis, c'est à vous que s'adresse
Ce mien rondeau ; si lui faites caresse,
Vous me verrez poursuivre de bon cœur,
Et vous viendrai, ravi d'un tel bonheur,
Offrir mes vœux ainsi qu'à ma déesse.

Mais je me sens déjà plein d'allégresse,
Et désormais, franc de toute paresse,
Je veux chanter votre aimable douceur,
Belle Philis.

« Mais, direz-vous, tu es dans la bassesse,
Et ton rondeau ne va que d'une fesse. »
Je vous réponds : « C'est mon premier labeur ;
Et si j'avais pu le rendre meilleur,
Plus volontiers vous en ferais largesse,
Belle Philis. »

CENT FOIS LE JOUR...

Cent fois le jour Mélite me querelle
Et n'ai jamais de bonne heure avec elle ;
Ainsi mon cœur de tout point affligé,
Entre la haine et l'amour partagé,
Est assailli d'une guerre éternelle.

Si, quand je veux adorer cette belle,
Par mes respects, mon âme est criminelle,
Ne dois-je pas être pis qu'enragé
Cent fois le jour ?

Mais, après tout, il faut être infidèle,
Si son humeur, à mes yeux moins rebelle,
Ne veut souffrir qu'enfin je sois vengé,
Et que mon sort heureusement changé
De longs baisers cessent notre querelle
Cent fois le jour.

QUE LE TETON...

Que le teton de Mélite a d'appas !
Qu'il est bien pris ! Pour moi, je ne crois pas
Qu'il en soit un plus beau dans la nature,
Et c'est aussi lui seul pour qui j'endure
Ce que je veux aimer jusqu'au trépas.

Si cependant, pour trouver du soulas,
J'y veux toucher, il repousse mon bras,
Et me fait voir qu'il n'est roche si dure
Que le teton.

Il faut pourtant me résoudre à tout cas ;
Mon plus grand bien gît à passer ce pas ;
Car après tout, si par quelque aventure,
Je possédais l'objet de ma torture,
C'est un degré pour descendre plus bas
Que le teton.

COMME UN ENFANT...

Comme un enfant à mes vœux est contraire,
Et que l'Amour, à tant d'autres prospère,
Prend du plaisir à me persécuter,
En l'adorant on me voit l'irriter,
Et l'offenser lorsque je la révère.

Philis ne m'est ni douce, ni sévère,
Et ne veut pas tout à fait me déplaire ;
Sa belle humeur s'égaie à me traiter
Comme un enfant.

Qui n'en serait justement en colère ?
Quand à genoux j'implore mon salaire,
Elle se rit au lieu de m'écouter ;
J'ai beau lui dire et lui représenter
Que rien n'est doux ni si plaisant à faire
Comme un enfant.

LES QUATRE SŒURS...

Les quatre sœurs sont tout mon entretien.
Dès que je vis leur grâce et leur maintien,
Et de leurs yeux la très douce lumière,
Je leur rendis mon âme prisonnière
Et les suivis ainsi qu'un petit chien.

Je vous le dis, et le jure en chrétien,
J'ai dans le cœur, sans en rabattre rien,



LA COMPARAISON, *par Lavreince.*

Tout à la fois, d'une étrange manière,
Les quatre sœurs.

Chacun les aime, on ne dit pas combien,
Et moi qui suis sans force et sans soutien
Et composé d'assez froide matière,
En un besoin, dedans une heure entière,
J'entreprendrais de... (vous m'entendez bien)
Les quatre sœurs.

LES DIEUX JALOUX...

Les Dieux jaloux, voyant que mon bonheur
M'a fait changer mon cœur pour votre cœur,
Pour me montrer leur implacable haine,
Quand nos baisers confondent notre haleine,
A ce plaisir ajoutent la douleur.

Car je voudrais que votre douce humeur
Voulût enfin m'accorder tant d'honneur
Que je rendisse, après beaucoup de peine,
Les Dieux jaloux.

Ne souffrez donc que par votre froideur
Auprès de vous je meure de langueur,
Ne rendez pas mon espérance vaine;
Rendez plutôt, ô ma douce inhumaine,
En m'accordant la dernière faveur,
Les Dieux jaloux.

A TOUS LES COUPS...

A tous les coups que la sœur Bastienne,
Comme dévote et bonne chrétienne,
Du gros péché s'accuse au confesseur,
Le bon prélat, qui n'est pas trop censeur,
Veut qu'à plein fonds elle s'en entretienne.

— Vous ne direz, dit-il, qu'une antienne,
Mais que la chair désormais se contienne,
Et ne pâmez avec tant de douceur
A tous les coups.

Ou bien, s'il faut que tel mal vous r'advienne,
Fût-ce avec moi, j'entends qu'il vous souvienne
De bien dauber le lascif possesseur.
— Hélas ! dit lors la scrupuleuse sœur,
Je ne crois point que cette main subvienne
A tous les coups.

VIVRE...

Vivre six jours sans vous revoir,
Cela surpasse mon pouvoir ;
Je n'ai pas assez de constance,
Et je vous dis en conscience
Qu'à peine passerais-je un soir.

Je ne saurais vous décevoir,
Et je veux vous faire savoir
Que je ne puis en votre absence
Vivre.

Toutefois, je puis bien avoir,
Dans peu, le bonheur de vous voir ;
Enfin, j'ai trop d'impatience,
Et je vois qu'avec assurance,
Je pourrais bien en cet espoir
Vivre.

A TOUT PRENDRE...

A tout prendre, Philis est belle.
Son œil, qui toujours étincelle,
Se rend vainqueur des libertés,
Et tient les sens comme enchantés
Quand il joue de la prunelle.

Bref, il ne serait de modèle
De sa beauté plus que mortelle,
Si ses désirs n'étaient portés
A tout prendre,

Et si son humeur n'était telle
Qu'elle ne fût jamais rebelle

Aux amants les plus effrontés,
Car, sans grandes difficultés,
Chacun peut jouer avec elle
A tout prendre.

QU'A L'ENDROIT...

Qu'à l'endroit d'un faiseur de vers
Vous tourniez les yeux de travers
Pour le regarder d'une œillade,
Je n'en ai point l'esprit malade,
Et n'en jugez rien de pervers.

Qu'il vous voie en cent lieux divers,
Que tous vos huis lui soient ouvèrts,
Je ne demande la passade
Qu'à l'endroit.

Pour le retenir dans vos fers,
Portez galants (1) jaunes et verts,
Prenez vos habits de parade ;
Pour moi j'aime mieux sans bravade
Vous et vos hardes à l'envers
Qu'à l'endroit.

C'EST BEAUCOUP FAIRE...

C'est beaucoup faire auprès de ta maîtresse
De l'obliger à te faire caresse
Et recevoir tes services aussi,
Après avoir fait trois mois le transi,
Au bal, au cours, aux pardons, à la messe ;

Puis la porter à te faire merci,
Touchée au cœur d'un semblable souci,
Et soulager le tourment qui te presse,
C'est beaucoup faire.

---

(1) Rubans.

Mais la flatter avecque tant d'adresse
Que de plaisir elle tombe en faiblesse,
Et la baiser sept ou huit fois ainsi,
Si tu n'es ladre, ou n'as quelqu'autre si,
Ou si tu n'es bientôt au lait d'ânesse,
C'est beaucoup faire.

EN UNE NUIT...

RONDEAU REDOUBLÉ

En une nuit si sereine et si claire,
Seuls, nous pouvons nous entrecaresser ;
Rien ne nous voit, la Lune seule éclaire,
Pour nous servir, non pour nous tracasser.

Sans dire rien qui te puisse offenser
Ni faire rien qui te puisse déplaire,
Passons le temps comme on le peut passer
En une nuit si sereine et si claire.

Pour quelque temps perds cette humeur austère ;
L'heure et le lieu t'en peuvent dispenser.
Qui troublerait notre secret mystère ?
Seuls, nous pouvons nous entrecaresser.

Que si tu crains de me récompenser,
Si ta pudeur s'efforce à t'en distraire,
Je suis discret plus qu'on ne peut penser ;
Rien ne nous voit, la Lune seule éclaire.

Enfin, mon cœur, médite et considère
Que la jeunesse en nous pourra cesser ;
Nous la tenons d'une commune mère,
Pour nous servir, non pour nous tracasser.

Mais tu m'attends, et je n'ose avancer ;
Trop longuement ma passion diffère,
Venons aux mains sans jamais nous lasser,
Et nous montrons ce que nous savons faire
En une nuit.

Théodore de BANVILLE
(1823-1891)

L'EAU

Jeanne en riant marchait dans l'eau,
Baignant au flot sa jambe nue.
Sur cette blancheur inconnue
Frissonnait l'ombre d'un bouleau.

L'alouette par un solo
Vint célébrer sa bienvenue.
Jeanne en riant marchait dans l'eau,
Baignant au flot sa jambe nue.

Lorsque sur le front d'Apollo
Se déchirait soudain la nue,
Elle folâtrait, l'ingénue...
O gracieux et clair tableau !
Jeanne en riant marchait dans l'eau.

Rondels. « *Les Exilés* »

(E. Fasquelle, éditeur.)

Armand SILVESTRE
(1837-1901)

SOUS LES BRANCHES

En Avril, sous les branches
Au feuillage frileux,
En cherchant des pervenches
J'ai trouvé tes yeux bleus ;

Et j'ai vu tes mains blanches
Parmi les lys neigeux,
En Avril, sous les branches
Au feuillage frileux.

Et, comme une nid joyeux,
Ton petit cœur aux cieux
Contait ses gaîtés franches,
En Avril, sous les branches
Au feuillage frileux.

« *Premières Poésies* »

(E. Fasquelle, éditeur.)

BONSOIR

Bonsoir, mignonne, il se fait l'heure
Où se closent vos yeux si doux.
Voulez-vous pas que je demeure
Près de votre lit, à genoux ?

Que seulement ma bouche effleure
Le lin de vos rideaux jaloux !

Pauvres gens, que nous sommes fous !
Ne voyez-vous pas que je pleure?...
Bonsoir !

Si votre pitié n'est qu'un leurre,
J'aimerais mieux votre courroux ;
Si vous ne voulez que je meure,
Hélas ! pourquoi me dites-vous :
Bonsoir ?

« *Premières Poésies* »
(E. Fasquelle, éditeur.)

QUE L'HEURE EST DONC BREVE !

Que l'heure est donc brève
Qu'on passe en aimant !
C'est moins qu'un moment,
Un peu plus qu'un rêve.

Le temps nous enlève
Notre enchantement.
Que l'heure est donc brève
Qu'on passe en aimant !

Sous le flot dormant
Soupirait la grève.
M'aimas-tu vraiment ?
Fut-ce seulement
Un peu plus qu'un rêve?...
Que l'heure est donc brève
Qu'on passe en aimant !

« *Premières Poésies* »
(E. Fasquelle, éditeur.)

VOS PETITS PIEDS

Vos petits pieds, que trahit la souplesse
D'une bottine au talon insolent,
Dans mon esprit se promènent sans cesse
Depuis deux jours, d'un pas muet et lent.

Et, dans ce rêve, enfant, je le confesse,
Mon âme puise un long enchantement.
Qu'ils sont petits, morbleu !... Le conte ment.
Et Cendrillon n'eut jamais, la pauvresse,
Si petits pieds.

Sous vos jupons qu'ils glissaient mollement !
Sous vos jupons, quels pieds !... Quelle promesse !
Je n'y veux pas songer, mais seulement,
Humble mortel, je voudrais, ô déesse,
A deux genoux, baiser dévotement
Vos petits pieds.

« *Premières Poésies* »

(E. Fasquelle, éditeur.)

Catulle MENDÈS
(1841-1909)

RONDEL

Pour une qui ressemble à la neige des Alpes.

Pour la gorge de Marion,
Plus blanche que la neige en Suisse,
Et pour la splendeur de sa cuisse
J'accorde mon psaltérion.

Sous le sol, comme un porion,
Je veux bien que l'on m'enfouisse,
Pour la gorge de Marion
Plus blanche que la neige en Suisse.

Et si, d'un vol d'alérion
(En supposant que je le puisse)
Jusqu'aux étoiles je me hisse,
Je redescendrai d'Orion
Pour la gorge de Marion.

« *Poésies nouvelles* »
(E. FASQUELLE, édit.)

RONDEL

Pour une qui hésite.

Tu veux bien, mais tu ne veux pas ;
Ton œil dit oui, ta main repousse ;
Pour baiser l'ongle de ton pouce
Il a fallu de grands combats !

Si je guette un coin de ton bas
Sous le volant qui se retrousse,
Tu veux bien, mais tu ne veux pas,
Ton œil dit oui, ta main repousse.

Et cependant, quand triste et las
De ces yeux cruels, par secousse,
Je veux partir et me courrouce
Et prends la porte à grand fracas,
Tu veux bien, mais tu ne veux pas.

« *Poésies nouvelles* »
(E. FASQUELLE, édit.)

AVANT, APRÈS

Avant d'aimer, que faisais-tu ?
Souviens-toi des heures moroses.
Ce n'étaient que des fleurs, les roses,
Au temps de ta froide vertu.

Mais maintenant ton œil battu
Y sait voir des bouches écloses.
Avant d'aimer, que faisais-tu ?
Souviens-toi des heures moroses.

Dès que ton sein fut dévêtu,
Ton cœur a compris tant de choses !
Toutes les robes sont des proses ;
Le vers vaut mieux, même impromptu...
Avant d'aimer, que faisais-tu ?

« *Poésies nouvelles* »
(E. FASQUELLE, édit.)

RIRES ETEINTS

Naguère mutine et maligne,
Juliette rit beaucoup moins;
Sa gaîté meurt très vite aux coins
De sa bouche qui se résigne.

Linotte, elle a les airs d'un cygne
Languissant. Elle a donc des soins?
Naguère mutine et maligne,
Juliette rit beaucoup moins.

C'est que l'amour, qui nous fait signe
D'unir nos lèvres sans témoins,
A la courbe des baisers joints,
Chère bouche, a soumis ta ligne
Naguère mutine et maligne.

« *Poésies nouvelles* »
(E. Fasquelle, édit.)

Maurice ROLLINAT
(1853-1903)

VIOLETTE

De violette et de cinname,
De corail humide et rosé,
De marbre vif, d'ombre et de flamme
Est suavement composé
Ton joli petit corps de femme.

Pour mon amour qui te réclame
Ton reproche, vite apaisé,
Est ce qu'est pour la brise un blâme
De violette.

Ton savoir a toute la gamme ;
L'énigme craint ton œil rusé,
Et ton esprit subtilisé
Avec le rêve s'amalgame :
Mais ta modestie est une âme
De violette.

« *Les Névroses* »

(E. FASQUELLE, édit.)

LES VISIONS ROSES

Corolles et boutons de roses,
La fraise et la mousse des bois
Mettent le désir aux abois
Au fond des cœurs les plus moroses.

Qui rappelle certaines choses
Aux bons vieux galants d'autrefois ?
Corolles et boutons de roses,
La fraise et la mousse des bois.

— Je revois tes chairs toutes roses,
Les dards aigus de tes seins froids,
Et puis tes lèvres ! quand je vois
Dans leurs si langoureuses poses
Corolles et boutons de roses.

« *Les Névroses* »
(E. Fasquelle, édit.)

L'AMOUR

L'Amour est un hôte malsain
Qui frémit, sanglote et soupire,
Il est plus moelleux qu'un coussin,
Plus subtil que l'air qu'on respire,
Plus provocant qu'un spadassin.

Chacun cède au mauvais dessein
Que vous chuchote et vous inspire
Le Dieu du meurtre et du larcin,
L'Amour.

Il voltige comme un essaim.
C'est le prestigieux vampire
Qui nous saigne et qui nous aspire ;
Et nul n'arrache de son sein
Ce perfide et cet assassin :
L'Amour.

« *Les Névroses* »
(E. Fasquelle, édit.)

TES YEUX BLEUS

Tes yeux bleus comme deux bluets
Me suivaient dans l'herbe fanée
Et près du lac aux joncs fluets
Où la brise désordonnée
Venait danser des menuets.

Chère Ange, tu diminuais
Les ombres de ma destinée,
Lorsque vers moi tu remuais
Tes yeux bleus.

Mes spleens, tu les atténuais,
Et ma vie était moins damnée
A cette époque fortunée
Où dans l'âme, à frissons muets,
Tendrement tu m'insinuais
Tes yeux bleus!

« *Les Névroses* »

(E. Fasquelle, édit.)

Jean RICHEPIN

VOTRE BEAU THÉ...

Votre beau thé, moins rare que vos yeux,
Votre thé vert, fleuri, délicieux,
Qui vaut quasi dix mille francs la livre,
Moins que la fleur de vos yeux il enivre
Et fait rêver qu'on s'en va dans les cieux.

J'ai bu les deux aromes précieux
Et, jusqu'au jour, dans mon lit, soucieux,
Il m'a sonné des fanfares de cuivre,
Votre beau thé.

Je vous voyais passer parmi les Dieux,
Dans un grand char aux flamboyants essieux;
Et, sous la roue en or, n'osant vous suivre,
J'ai mis mon front, et j'ai cessé de vivre,
En bénissant, écrasé mais joyeux,
Votre beauté.

« *Les Caresses* »
(E. FASQUELLE, édit.)



LE RENDEZ-VOUS

D'après un dessin de Markel, gravé par Blanchard.

Olivier de GOURCUFF

VOS LONGS CHEVEUX

Vos longs cheveux au ténébreux éclat,
Répandus sur votre cou délicat,
Ont des reflets d'ébène sur l'ivoire ;
Ils sont la source où ma bouche aime à boire,
Les goûtant mieux qu'orange ou que muscat.

Ils charment l'œil et flattent l'odorat ;
Je voudrais, en disciple de Dorat,
Les accrocher au temple de mémoire,
Vos longs cheveux.

Ces lacs d'amour où mon cœur se débat,
Je les dénoue après un doux combat.
Ils sont mon bien, mon orgueil et ma gloire,
Et je célèbre en un chant de victoire,
Marchant l'égal du plus fier potentat,
Vos longs cheveux.

« *Rimes d'Amour et de Hasard* »

San PAOLO

RÉPLIQUE

— Si vous vouliez comprendre seulement
Ce que mes yeux disent trop clairement
Quand près de vous mon cœur brûlant soupire,
Et que ma voix sur mes lèves expire,
Vous presseriez ma main très doucement...

Ce geste-là, parlant éloquemment,
D'un fol espoir me berçant un moment,
Je comprendrais très bien ce qu'il veut dire,
Si vous vouliez.

— Vous êtes fou, mon cher, assurément,
Si vous croyez que je vais tendrement
Par un regard vous pousser au délire,
Quand vous pourriez, pinçant mieux votre lyre,
De votre esprit vous servir autrement,
Si vous vouliez.

J. GUY-ROPARTZ

RONDEAU D'UN DÉLAISSÉ DE S'AMYE

C'est pour jamais qu'un tiède soir d'été
La blonde enfant charmante m'a quitté.
J'entends encor sa voix enchanteresse,
Câline et douce ainsi qu'une caresse,
Faire serment de sa fidélité.

Las ! le serment était déloyauté !
Grand désespoir depuis lors m'est resté;
Car, si je donne à femme ma tendresse,
C'est pour jamais.

Rêve perdu ! morne réalité !
Lourde est la Vie au cœur désenchanté.
Que douce Mort promptement apparaisse !
Même au tombeau n'oublîrai ma maîtresse
Et l'aimerai toute l'éternité...
C'est pour jamais !

« *Les Muances* »

(Lemerre, édit.)

Victor THOMAS

LA MILANAISE

Elle dansait la tarentelle,
La brune fille de Milan,
D'un air lascif et nonchalant
Qui la rendait encore plus belle.

J'en devins fou, je me rappelle,
Tant son regard était troublant...
Elle dansait la tarentelle,
La brune fille de Milan.

Sur son corselet de dentelle,
Je voulus un jour, en tremblant,
Mettre un bouquet de lilas blanc,
Mais je ne pus m'approcher d'elle:
Elle dansait la tarentelle !...

« *Par la Lande* »
(CAILLIÈRE, édit.)

Édouard BEAUFILS

TES YEUX

Les jours de souvenir où j'évoque des yeux,
Ce sont les tiens que je revois dans ma prunelle,
Pauvre chère qui me fus bonne et maternelle,
Un soir que le désir nous rendait anxieux.

Mouillés de pleurs sous la frange des cils soyeux,
Ils furent les flambeaux d'une heure solennelle;
Les jours de souvenir où j'évoque des yeux,
Ce sont les tiens que je revois dans ma prunelle.

Et c'est le charme doux qui se mourait en eux,
Le soir triste où l'amour nous frôla de son aile,
C'est ce charme que garde et que reflète en elle
Ma prunelle, comme un miroir mystérieux,
Les jours de souvenir où j'évoque des yeux.

« *Les Houles* »
(Lemerre, édit.)

TON CORPS EST UN PARADIS...

Ton corps est un paradis
Dont tes lèvres sont la porte;
Je te possède et t'emporte
Au vol des baisers hardis.

Tous les plaisirs interdits
Aux mortels me font escorte

Lorsque j'entre au paradis
Dont tes lèvres sont la porte.

Que nos baisers soient maudits
Ou soient bénis, peu m'importe !
Je t'aime de telle sorte
Qu'en vérité je te dis :
Ton corps est un paradis
Dont tes lèvres sont la porte.

« *Les Houles* »
(Lemerre, édit.)

TES YEUX

Tes yeux que l'ancien rêve effleure
Ont oublié les vieux printemps.
Plus rien dans les soirs attristants
Que la banalité de l'heure.

Le sourire n'était qu'un leurre
Que tu jasais entre tes dents.
Tes yeux que l'ancien rêve effleure
Ont oublié les vieux printemps.

Et ma tendresse la meilleure
Se perd en tes regards flottants,
Comme un frisson sur les étangs ;
Et c'est pourquoi, ce soir, je pleure
Tes yeux que l'ancien rêve effleure.

« *Les Chrysanthèmes* »
(Caillière, édit.)

Jules BOIS

ELLE A DEUX NOMS, ELLE A DEUX AMES

Es-tu Viviane ou Marie?
Es-tu la Vierge ou la profane,
Le lys qui jamais ne se fane
Ou la rose toujours meurtrie?

Sauve-t-il, ton nom, ou s'il damne?
Sainte du ciel, fée ou furie,
Es-tu Viviane ou Marie?
Es-tu la Vierge ou la profane?

En vain j'interroge et je prie.
Tu es obscure et diaphane,
Voile de Sœur qui se marie
Aux voilettes de courtisane...
Es-tu Viviane ou Marie?

LE PÉRIL D'AIMER

Tu dis que tu m'aimes, tu dis
Que je suis ton rêve anxieux,
Et tu rends jaloux tous les dieux
En m'entr'ouvant ton paradis.

Oh ! l'abîme est tout près des cieux;
Les grands bonheurs sont interdits.
Tu dis que tu m'aimes, tu dis
Que je suis ton rêve anxieux.

Bah ! les timides sont maudits;
Je cours au piège de tes yeux,
Et je retrouve, audacieux,
L'illusion que je perdis.
Tu dis que tu m'aimes, tu dis...

« *L'Humanité divine* »

(E. Fasquelle, édit.)

Alcanter de BRAHM

BOUTON DE ROSE

J'ai cueilli la plus belle fleur
Du jardinet de ma princesse,
En échange d'une promesse
De tendre amour qui point ne meurt.

Gardant toujours sa belle ardeur,
Oncques n'en dépérit l'espèce ;
J'ai cueilli la plus belle fleur
Du jardinet de ma princesse.

D'autres sont advenues. Mon cœur
En a frémi dans sa détresse.
Mais, ici-bas, je le confesse,
Il n'est pas d'éternel bonheur.
J'ai cueilli la plus belle fleur
Du jardinet de ma princesse.

Henri d'YVIGNAC

RONDEL POUR L'ABSENTE

Revenez, voici le Printemps,
Les femmes vont, viennent, alertes,
Et les marronniers imprudents
Sont déjà pleins de mousses vertes.

J'ai fait ces belles découvertes,
Tantôt, sous des rayons ardents ;
Revenez, voici le Printemps,
Les femmmes vont, viennent, alertes.

Amour, ô toi qui déconcertes
Nos cœurs et te loges dedans,
Mes nuits, hélas ! sont bien désertes
Malgré des songes obsédants.

Revenez, voici le Printemps.

Albert PUYRIGAUD

RONDEAU REDOUBLÉ

L'amour de ma mie en mon cœur repose,
Comme en son écrin un bijou pieux;
Son éclat limpide est tel que je n'ose
Assembler des mots pour le chanter mieux.

Son charme discret est silencieux;
Il est, à la fois, le parfum, la rose;
Et voilà pourquoi j'ai des envieux :
L'amour de ma mie en mon cœur repose.

La vie à son gré se métamorphose;
Il possède un pouvoir mystérieux;
C'est par sa douceur surtout qu'il s'impose,
Comme en son écrin un bijou pieux.

Le désir fleurit, grave, impérieux,
Au jardin secret que sa source arrose;
J'y voudrais baigner longuement mes yeux :
Son éclat limpide est tel que je n'ose.

La flamme, en l'étui de cristal enclose,
Eclaire en riant nos rêves joyeux...
Ah ! pouvoir unir l'image et la chose,
Assembler des mots pour la chanter mieux !

Sentir frissonner le sein où l'on pose,
Pour n'y point dormir, son front soucieux,
C'est être déjà loin de toute prose,
Et j'ai, pour guider mon voyage aux cieux,
L'amour de ma mie.

(Des Ronds sur l'Eau.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Préface v

Jehannot de Lescurel

Dieux ! quand la verrai ? 1
Dame, par vo doux regard 2
A vous, douce débonnaire 2
Dame, s'il vous vient à gré 3
Belle et noble, à bonne étrenne 3
Biétrix est mes délis. 4
Faites-moi secours ... 4
Douce dame, je vous prie 5
De gracieuse dame aimer 5

Ag. de Navarre-Champagne

Rondeaux à Guillaume de Machault 6

Jehan Froissart

Amours ! Amours ! ... 8
Rondel sur un départ. 8
Rondel en réponse ... 10
De quoi que soit 10
Reviens, ami ! 11

Alain Chartier

Rondelet 12
Rondinet 12

Charles d'Orléans

Mon cœur, n'entreprends trop de choses 13
Je suis mieux pris que par le doigt 13
Tienne soit d'aimer qui pourra 14
Quand j'ai non pareille maîtresse 15
Au regard de vos beaux yeux, doux yeux 15
Espoir, confort des malheureux 16
En songe, souhait et pensée 16
Vous êtes payé pour ce jour 17
Le voulez-vous ? 18
Gardez le trait de la fenestre 18
Dedans mon livre de pensée 19
Quand je fus pris au pavillon 19
Jeunes amoureux nouveaux 20
J'ai été poursuivant d'amours 21
S'il vous plaît vendre vos baisers 21
Belle, si c'est votre plaisir 22
Qui la regarde de mes yeux 23
Que me conseillez-vous, mon cœur ? .. 23
N'est-elle de tous biens garnie ? 24
Par Dieu, mon plaisant bien joyeux .. 24
Ma seule amour 26
C'est fait, il n'en faut plus parler 26
Logez-moi entre vos bras 27
Je ne prise point tels baisers 27
Montrez-les-moi 28
Comment se peut-il faire ainsi 29
Otez-vous de devant moi 29
J'étrenne de bien loin m'amie 30
Je me mets en votre merci 30

Encore lui fait-il grand bien 31
Fuyez le trait de Doux-Regard 31
Ennemi, je te conjure 32
A ce jour de Saint-Valentin 32
En l'ordre du mariage 33
A qui vendez-vous vos coquilles? 33
Quelque chose que je die 34
Commandez votre bon vouloir 34
Ce Mai, qu'Amour pas ne sommeille .. 35
Amours, à vous ne chaut de moi 35
Ce mois de Mai, nonpareille Princesse . 36

Dame de SURVILLE

De peur du loup ... 37
S'il m'en souvient ... 37
Il est un dieu 38
Foi de pucelle 39
Comme il est beau .. 40
A mon bel ami 40
Qu'au clair de lune .. 42
Voulez savoir 43
Entre ces deux 43
A la plus belle 44
Que brûleroye 45

Henri BAUDE

Regrets 46
Tous nobles cœurs .. 47

ANONYMES (XVe s.)

Je meurs de soif 48
En attendant 48
Tant qu'il suffit je puis bien dire 49
Pauvre cœur 49
Ou vous m'aimez 50
Rien que cela 50
Chose qui soit 51
Hanter ne puis 51
Vous m'aimiez 52
Je ne puis voir à mon aise 52
Après que m'avez fait arser 53
En voyant sa dame au matin 53
Quand ce viendra 54
Dites, Michellon? 54
Toutes les fois 55
J'ai vêtu ma robe à l'envers 55
De ma dame ne dis nul bien 56
Ma dame qui mon cœur avez 58
Si vous laissiez la porte ouverte 58
Plus vous n'aurez .. 59
Dites-le-moi 59
Si vous voulez 59
Quelque pauvre homme 60

Jehan MAROT

Rondeau d'être chaste en étant belle 61
En Amours argent fait tout 61
C'est grand'pitié 62
Qui blesse peut guérir 62
Fors que cela, le reste est peu de chose .. 63
Trop de loyauté en amours, c'est le partage des sots 64

Octavien de SAINT-GELAIS

Je servirai 65
Pour reverdir 65

Mellin de SAINT-GELLAIS

En cas d'amour 66

André de la VIGNE

Fait-elle pas bien ? .. 67

Victor BRODEAU

Au bon vieux temps . 68

FRANÇOIS 1er

Ma foi 69

En éprouvant 69
La vraie amour 70
En mon malheur 71
Epitaphe de la comtesse de Chateaubriant 71

Clément MAROT

De sa grand'amie 74
Au bon vieux temps 74
De la jeune Dame qui a vieil Mari 75

Germain COLIN-BUCHER

Regret d'une bonne Angevine 76

Eustorge de BEAULIEU

Argent fait beaucoup 77

Denis de SAINT-PAVIN

Quoi! 78

Claude MALLEVILLE

A une dame nommée Marguerite 79
Sans plus 79
Petit Amour, inspire-moi 80
Pour une dame dont médisait 80
Au mois de mai 81
En beaux draps blancs 81
Je ne dis pas 82

Vincent VOITURE

Pour vos beaux yeux 83
L'amour 83
Penser 84
Ou vous savez 84
Mon âme, adieu! 85
Trois jours entiers .. 85
Dedans ces prés 86
Pour vous servir 87
Un buveur d'eau 87
En cas d'amour 88
Si haut 88
Je ne saurais 90

SAINT-CHARTRES

Un beau garçon 91

Charles de DALIBRAY

Que de maux! 92
S'il advient 92
Ma brune 93
Aux champs 93

Robert MIRON

Comme devant 94

Pierre CORNEILLE

Je pense 95

H. de la MESNARDIÈRE

Sur l'enlèvement de Mlle de B. 96

Charles COTIN

Pour te louer 97

Martin de PINCHESNE

Si doux 98
Par la majesté 98
Pour moi, je le dis .. 99

LA FONTAINE

Rondeau redoublé .. 100

G. de SCUDÉRY

Longtemps y a 101
Galanterie d'un berger 102

Mme DESHOULIÈRES

Entre deux draps 103

GONTARD

Je ne sais quoi 104

ANONYMES (XVIIe s.)

Amenez-la-moi 106
Pour vous jouer 106
Philis le fait 107
Dessus le lit 107
Un peu plus bas 108
A l'impourvu 108
Que cette nuit 109
Sur son honneur 109

Sur votre honneur .. 110
Vous avez beau 110
Vous en tenez 111
Ma foi, c'est fait 111
Plus je voudrais 112
Faire la froide en apparence 112
Vous l'avez fait 113
Je songeais 113
C'est votre fait 114
Vous en venez 114
Sur le jeu du trou-madame 115
Tâter le pouls 115
Votre devant 116
Jamais cocu 116
Vous rendez 117
D'amour aveuglément épris 117
N'en parlons plus ... 118
Belle Philis 118
Cent fois le jour 119
Que le teton 119
Comme un enfant .. 120
Les quatre sœurs 120
Les Dieux jaloux 122
A tous les coups 122
Vivre 123
A tout prendre 123
Qu'à l'endroit 124
C'est beaucoup faire. 124
En une nuit 125

Th. de BANVILLE

L'eau 126

Armand SILVESTRE

Sous les branches .. 127
Bonsoir 127
Que l'heure est donc brève ! 128
Vos petits pieds 129

Catulle MENDÈS

Pour une qui ressemble à la neige des Alpes 130
Pour une qui hésite.. 130
Avant, après 131
Rires éteints 132

Maurice ROLLINAT

Violette 133
Les visions roses 133
L'Amour 134
Tes yeux bleus 135

Jean RICHEPIN

Votre beau thé 136

Olivier de GOURCUFF

Vos longs cheveux .. 138

SAN PAOLO

Réplique 139

J. GUY-ROPARTZ

Rondeau d'un délaissé de s'amye 140

Victor THOMAS

La Milanaise 141

Edouard BEAUFILS

Tes yeux 142
Ton corps est un paradis 142
Tes yeux 143

Jules BOIS

Elle a deux noms, elle a deux âmes 144
Le péril d'aimer 144

Alcanter de BRAHM

Bouton de rose 146

Henri d'YVIGNAC

Rondel pour l'absente 147

Albert PUYRIGAUD

Rondeau redoublé .. 148

Société Générale d'Impression, 21, rue Ganneron, Paris

Imprimerie Schmidt, 5-7, avenue Verdier, Montrouge (Seine).